

LE NUMERO 5 CENTIMES

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express à Lyon

ABONNEMENTS :
Lyon et
Départements

Un an	3 fr.
Six mois	2 fr.
Trois mois	1 fr.

Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à L'Express de Lyon

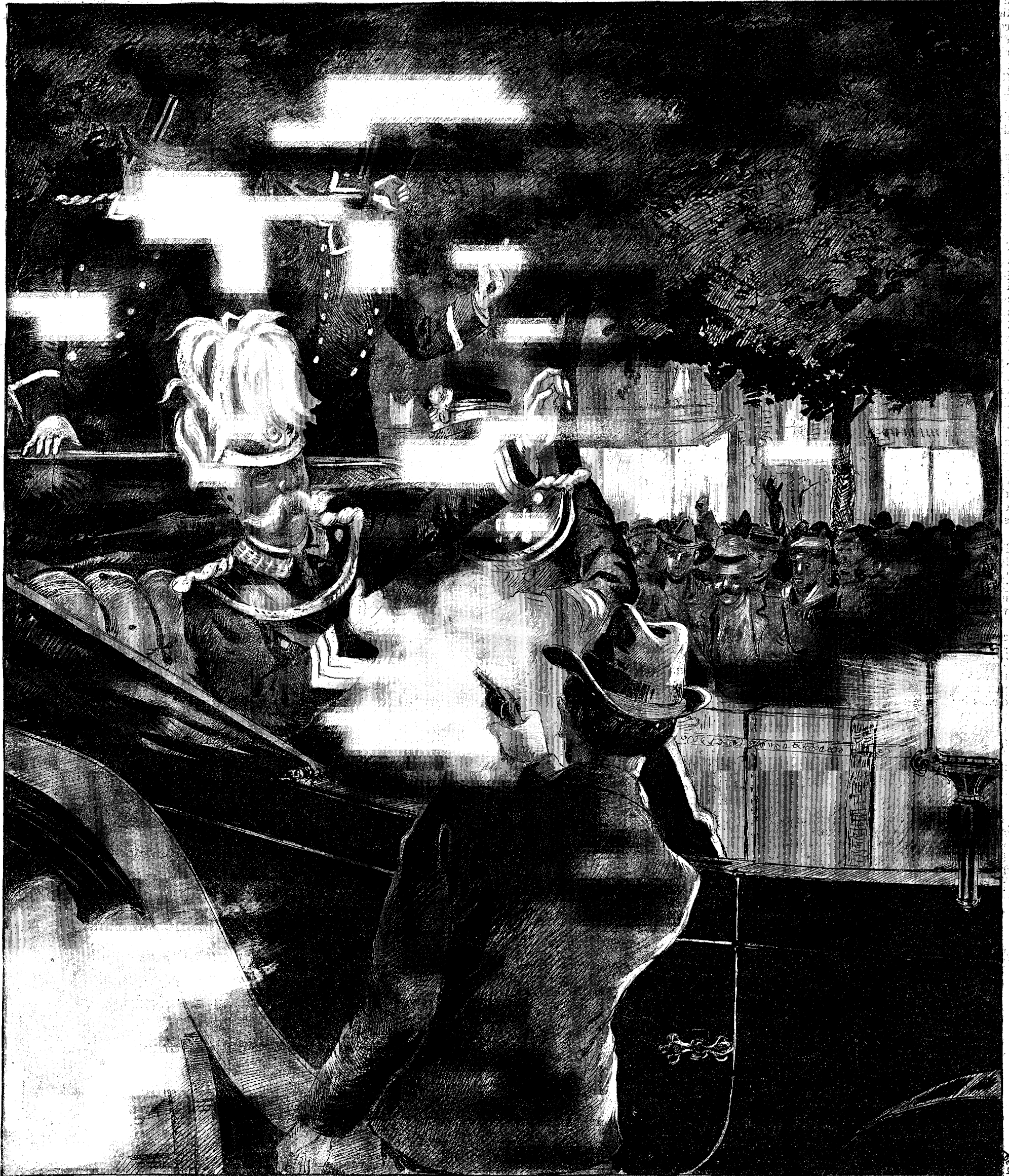
PARAISANT LE DIMANCHE

4^e Année

N° 32.

ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

Dimanche 12 Août 1900.



Assassinat du roi d'Italie

RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

Au début des événements de Chine, les peuples d'Europe en présence du malheur qui les frappait tous également, parurent comprendre la nécessité d'une action commune. Les jalousies, les compétitions, les haines traditionnelles disparurent devant l'impérieux devoir de constituer contre la barbarie la ligue de la civilisation. Cette levée de boucliers universelle eut quelque chose d'émouvant et de reconfortant. Allemands, Français, Anglais, Américains, Russes et même Japonais devenaient frères d'armes et unissaient leurs forces, aussi bien que leurs cœurs et leurs consciences pour venger le sang innocent. Cela prenait l'allure d'une nouvelle croisade, mettant aux prises dans un duel à mort la civilisation et la barbarie et c'était du moins une consolation pour cette fin d'un siècle qui vit se dérouler tant d'ignominies dans le monde civilisé que l'union spontanée de ce même monde se levant pour la justice, sans distinction de race, de religion ou de nationalité.

Déjà les optimistes rêvaient la fédération des peuples civilisés, scellée sur les ruines de l'Empire chinois.

Ces généreuses illusions semblent devoir se dissiper à brève échéance, sous la brutale leçon des faits. Avant même que l'action décisive soit engagée, des divergences de vues se manifestent, des préoccupations égoïstes prennent peu à peu le dessus sur les considérations d'intérêt plus général.

L'Angleterre, réduite par sa propre faute à un rôle assez effacé, continue la politique cauteleuse et déloyale devenue traditionnelle pour tous ses hommes d'Etat, whigs ou Tories. Elle cherche à se dédommager de son attitude expectante en poussant les Japonais en avant, dans l'unique but de contrecarrer les projets de la Russie. Il n'est pas vraisemblable que l'Empire du Soleil Levant consente bénévolement à faire le jeu de la Grande-Bretagne et qu'il tire pour d'autres les marrons du feu, mais les dangereuses excitations qu'il reçoit démontrent la fragilité de l'entente actuelle.

Les desseins de la Russie ne sont pas moins mystérieux et l'importance même de ses intérêts en Extrême-Orient ne permet guère de s'attendre de sa part, à un désintéressement absolu. Les Etats-Unis, de leur côté ont officiellement manifesté leur intention de ne pas considérer la Chine comme ennemie et ne veulent s'en prendre qu'aux seuls Boxers.

Partout, et à l'heure même où l'union la plus étroite serait indispensable, on voit les puissances hésiter à prendre les décisions qu'exigerait la situation ne s'entendre que pour parer au plus pressé et se contenter de mesures de police insuffisantes dans les provinces en pleine rébellion.

Lorsqu'une action commune devient nécessaire, on voit les ambitions particulières reprendre le dessus. C'est ainsi qu'à Tien-Tsin, après la victoire, les votes des commandants ont reflété les groupements des puissances quand il a fallu confier à l'une d'elles la garde du chemin de fer. Aussitôt, pour marquer son dépit, le commandant de la flotte anglaise, lord Seymour a quitté le golfe du Petchili pour s'arrêter en vue du Yang-Tse-Kiang où sont concentrés les intérêts de l'Angleterre.

Ces débuts sont d'un triste présage pour l'avenir.

Il se peut, cependant que, sous la pression des circonstances, l'entente, un moment compromise s'impose comme une absolue nécessité, mais comme nous serons loin de la grandiose et indestructible solidarité que l'on avait tant désirée et que beaucoup espéraient voir se réaliser.

La fédération européenne rêvée depuis plus d'un siècle par tant de philosophes et d'éminents esprits s'établira peut-être plus tôt qu'on ne pense, mais il devient de plus en plus douteux que les événements d'Extrême-Orient en fournissent le prétexte.

* *

On cherche un peu partout à favoriser les mariages, et l'on préconise dans ce but divers moyens plus ou moins ingénieux. Mais jusqu'à présent, rien n'approche au point de vue pratique, du système mis en œuvre à South-Haven, en Amérique. Il vient de se fonder, dans cette petite ville du Michigan une compagnie de vapeur à vapeur qui, pour une modique somme de 7 dollars (45 fr. environ) se charge de procurer tout ce qu'il faut pour convoier en justes noces : licence d'état civil, cérémonie religieuse, transport, aller et retour, de Chicago à South-Haven, lunch après la cérémonie, et même excursion sur le lac Michigan.

South-Haven va, de la sorte faire concurren-

rence à Saint-Joseph qui fut, jusqu'à ce jour le Gretna Green d'Amérique. Mais pas pour longtemps, assure-t-on. Les autorités de Saint-Joseph ont en effet l'intention non seulement de baisser leur prix au niveau de South Haven, mais encore d'offrir aux nouveaux mariés une prime d'assurance sur la vie. Il faudra donc une véritable vocation pour rester célibataire.

Au reste, on considère, en général, de l'autre côté de l'Atlantique, qu'il n'est jamais trop tard pour se marier. C'est tout au moins l'avis de M^{me} Samuel Lecker, une aimable nonagénaire, presque centenaire dont les journaux de Philadelphie annoncent le mariage.

M. Lecker, l'heureux époux est un honnête commerçant âgé de soixante-quinze ans seulement. Dans le Nouveau-Monde, les projets sont vite formés et encore plus promptement exécutés : aussi le mariage de ces deux respectables vieillards fut-il résolu et célébré en moins de quarante-huit heures.

Et, détail piquant pour les habitants du Vieux Monde plein de préjugés : à la cérémonie du mariage, M^{me} Lecker était entourée de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

* *

On se distrait comme on peut.

Il existe quelque part, aux environs de Chesterfield dans le Derbyshire, un individu assez original pour passer dans l'eau près de la moitié de sa vie.

Voici, en effet le programme de la longue série d'exercices aquatiques auxquels se livre très régulièrement chaque jour, et depuis dix ans, ce personnage excentrique :

Levé dès quatre heures du matin, il se plonge aussitôt dans une grande piscine d'eau froide qu'il a fait installer au rez-de-chaussée de son cottage. Cette première immersion dure jusqu'à sept heures, après quoi notre homme prend son petit déjeuner. De neuf à dix heures, douche écossaise dans une salle de bains spéciale.

Puis, promenade jusqu'à dîner et aussitôt après, sieste dans la piscine de deux heures à six. De même, après le souper, bain de repos qui ne dure jamais moins de trois heures et demie.

L'existence bizarre de cet homme-poisson a été révélée par une récente demande en divorce introduite par sa femme devant le tribunal de Chesterfield.

Les juges, touchés de compassion n'ont pas hésité, est-il besoin de le dire à rendre sa liberté à cette malheureuse créature dont le mari tenait à passer près de douze heures par jour dans le sein d'Amphitrite. Encore un exemple à l'appui de cette opinion formulée un jour par Dumas père : L'excentricité ne disparaîtra du monde qu'avec le dernier anglo-saxon.

NOS GRAVURES

ASSASSINAT DU ROI D'ITALIE.

Encore un chef d'Etat qui vient de tomber sous les coups d'un assassin !

Le roi Humbert avait présidé, dimanche dernier, à Monza, la distribution des prix du Concours de gymnastique.

Il venait de monter en voiture avec son premier aide de camp, lorsqu'un individu se détachant de la foule tira sur lui trois coups de revolver. Le roi, blessé au cœur, succomba quelques minutes après l'attentat.

Le fils de Victor-Emmanuel, estimé partout pour ses hautes qualités de chef d'Etat, jouissait dans son royaume d'une popularité de bon aloi.

Aussi l'opinion du monde entier est-elle unanime pour flétrir un meurtre aussi odieux qu'inutile.

DISTRIBUTION DES PRIX AUX LAURÉATS DU CONCOURS GÉNÉRAL

Le concours organisé chaque année entre les sujets d'élite des divers lycées est suivi avec l'attention que l'on devine dans le monde universitaire.

L'émulation n'existe pas seulement entre les candidats, mais encore entre les établissements, jaloux de compter le plus grand nombre de nominations.

La distribution des prix de cette grande épreuve est une véritable solennité.

Elle a lieu chaque année, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence du Ministre de l'Instruction publique, entouré des plus hautes notabilités du monde littéraire et scientifique, et en présence des professeurs de facultés revêtus de leurs costumes éclatants, mais un peu surannés.

TROP PARLER NUIT

I

Hector Delille n'était pas un méchant garçon. Il n'aurait pas fait volontairement de mal à une mouche. Si on lui avait démontré, avant qu'il agit ou qu'il parlât, que sa parole ou son action pouvait causer à quelqu'un un préjudice sérieux, il est à croire qu'il s'en fût abstenu. Mais il était outrageusement vaniteux, bavard et menteur à un incroyablement degré. Il mentait sans motif, sans but, uniquement pour le plaisir de mentir. On aurait dit que c'était pour lui un besoin. Il avait toujours à la bouche les histoires les plus invraisemblables, qui toutes lui étaient arrivées. Il avait été mêlé aux événements les plus extraordinaires dans des pays où il n'avait jamais mis les pieds et dans des circonstances dont son imagination féconde faisait seule les frais.

Certains s'ennuyaient de ce bagout intarissable ; d'autres s'en amusaient et l'étudiaient comme on fait d'un phénomène.

Le métier d'Hector n'était guère en concordance avec ses narrations d'une extravagante fantaisie ; il était simplement second clerc dans l'étude de M^e Desormeaux, son oncle, avoué à Nogent-les-Deux-Châteaux, position honorable assurément, mais qui ne semble pas se prêter beaucoup aux aventures fantastiques.

La seule preuve de bon sens et de bon goût qu'il donnât, c'est qu'il était amoureux de sa cousine, Elodie Desormeaux. De ceci on ne peut le blâmer. Car Elodie était charmante de toutes façons, au physique et au moral.

Lorsqu'elle apparaissait à l'étude, ce qui lui arrivait assez souvent et qu'Hector ne manquait pas d'attribuer à son désir de le voir, il semblait à tous les clercs qu'un rayon de soleil printanier venait éclairer leur antre obscur et qu'un parfum de fleur chassait l'odeur acre de leurs dossiers. Le maître-clerc posait sa plume et était sa calotte de velours ; le troisième clerc ouvrait des yeux énormes ; le petit saute-ruisseau raniflait l'air embaumé par cette suave et virginale apparition. Les clients eux-mêmes se félicitaient d'avoir un litige qui leur permettait d'entrevoir la procédure sous une forme si gracieuse.

Et Hector rayonnait ! L'intimité qu'il affectait publiquement avec sa cousine, ses clignements d'yeux pleins de sous-entendus et ses sourires discrets persuadaient tout le monde qu'il serait bientôt le gendre et le successeur de M. Desormeaux.

Telle était bien son espérance. L'avoué ne faisait rien pour la détruire. N'ayant pas de fils, il ne repoussait pas l'idée de confier à son neveu la tradition de ses panonceaux et le bonheur de sa fille. Aussi le traitait-il d'une manière tout à fait paternelle. Sa maison lui était toujours ouverte et chaque dimanche il l'emmenait avec lui dans une petite campagne qu'il possédait près de la ville et où il se donnait l'illusion de la chasse en tirant des moineaux maigres, seul gibier existant dans le pays.

Elodie paraissait moins sensible aux charmes de cette destinée. C'était une fille intelligente, de sens droit, d'esprit calme, qui jugeait Hector à sa juste valeur, c'est-à-dire comme une nullité bruyante et vide. A quelques ouvertures faites par son père elle avait fait la sourde oreille et employait le système diplomatique, souvent efficace, qui consiste à gagner du temps. Le temps arrange bien des choses.

II

Dans sa marche régulière, il amena un événement qui ennuya singulièrement Hector.

Un matin, un gendarme se présenta à l'étude, troublant du bruit de son sabre les échos du sanctuaire de la procédure ; s'étant informé du « nommé Hector Delille », il lui remit un pli l'invitant à se trouver sous trois jours à la caserne du 167^e régiment de ligne, pour y accomplir, en qualité de soldat de 2^e classe, une période réglementaire de vingt-huit jours.

Quitter l'étude pendant quelque temps n'avait rien qui déplût au jeune homme ; la perspective de quatre semaines de liberté lui souriait même assez, et plus encore l'espoir de trouver des oreilles neuves et complaisantes pour y verser



ses histoires qui, à Nogent-les-Deux-Châteaux, commençaient à être un peu défraîchies, à force d'avoir servi. Mais quitter Elodie était beaucoup moins agréable ! Il n'était pas sans avoir remarqué les yeux énormes qu'ouvrait le troisième clerc à la vue de sa cousine et les randoonnées fort suspectes que dessinaient autour d'elle certains jeunes gens de la ville dès qu'elle mettait le nez dehors.

Il fallait obéir cependant. Le législateur imprévoyant a omis de classer les préoccupations amoureuses parmi les motifs de sursis. Le héros malgré lui partit l'oreille basse, la langue muette par extraordinaire, maudissant dans son for intérieur le destin, les gendarmes et l'organisation militaire.

Ces dispositions moroses s'arrêtèrent à la porte de la caserne. Dans le rang, de la première fois où le sergent commanda : « Numérotez-vous par la droite ! » il vit des têtes si naïves, si honnêtes, si manifestement disposées à la crédulité qu'il pressentit une consolation dans les succès de narrateur qui l'attendait. Un sur-

tout, un bon grand garçon, à figure douce, à l'aspect timide, lui parut un merveilleux sujet pour recevoir bouche-bée tout ce qu'on lui conterait. Son nom ? Gaston Lalouette, nom de bon augure pour l'attirer au miroir scintillant de brillants récits. Son domicile ? Paris. Quelle joie il y aurait à éblouir un Parisien ! Sa profession ? Homme de lettres. Hé ! hé ! peut-être pourrait-il écrire les histoires qu'on lui dirait. Justement il était de la même chambre qu'Hector.

Le soir ils étaient amis et les narrations prestigieuses commencèrent.

Hector se donna comme un gentilhomme de vieille souche : M. de Lille. C'est par erreur que les employés du recrutement avait écrit son nom en un seul mot. Ils n'en faisaient jamais d'autres ! Mais il avait les plus hautes origines : deux de ses ancêtres aux Croisades, un aïeul



amiral sous Louis XV, un grand-père général sous Napoléon, des alliances presque royales !

Le modeste Lalouette reçut toutes ces confidences avec son air inébranlablement bonasse et une attention soutenue, très soutenue même, où Hector crut distinguer une admiration sans bornes et un profond respect pour son illustre naissance.

Ce qui lui fit continuer ses récits pompeux.

Lui vivait de ses rentes, seul rôle possible, par le temps qui court, pour un jeune homme de son rang. Il habitait avec son oncle, vieillard vénérable et fort grand seigneur, tantôt un hôtel patrimonial à Nogent-les-deux-Châteaux, tantôt un manoir féodal tout voisin. Forêts splendides, chasses princières, train luxueux, la grande vie de gentilhomme campagnard.

— Vous savez, mon cher, si le cœur vous en dit... Ce n'est pas loin de Paris... Je vous promets le bon accueil de mon oncle et de ma sœur !

Car Elodie était devenue sa sœur, merveille de grâce et de beauté. En ce dernier point il ne mentait pas. Il était question de la marier à un prince russe, aide-de-camp de l'Empereur, ou à un jeune lord, pair d'Angleterre. On hésitait entre les deux.

III

A toutes les pauses entre deux exercices, dans leurs promenades aux heures de liberté, le soir à la cantine, Hector répétait devant son placide et bienveillant auditeur ses exercices d'imagination et d'éloquence. Jamais Lalouette ne contredisait à rien. Il ne relevait aucune des contradictions qui émaillaient les discours du seigneur de Lille.

Souvent même, c'était lui qui le recherchait, s'ils étaient séparés.

Il semblait avide de ces récits extraordinaires qu'il accueillait avec le plus encourageant sourire, on le voyait parfois griffonner des notes sur un calepin.

— Mes récits, se disait Hector, qu'il enregistre, pour les publier dans ses journaux !

Et il redoublait de prolixité.

Le vingt-huitième jour arriva enfin. On se quitta avec d'interminables serrements de main et ces promesses d'amitié éternelle et de revoir prochain dont le souvenir est effacé à la première station. Quelques heures après, Hector ne pensait plus à son intime ami, et le descendant des croisés se rassit devant son bureau de second clerc, éblouissant ses collègues de sa vie au régiment, de ses succès phénoménaux au tir à la cible, des dangers courus et de la gloire acquise par lui dans un immense incendie qui avait dévoré tout un village. Il avait sauvé trois personnes au péril de sa vie ; le colonel l'avait embrassé devant tout le régiment, et sa modestie seule lui avait fait refuser la médaille d'honneur qu'on voulait lui décerner...

IV

Malgré son aplomb d'ordinaire si solide, il éprouva un léger trouble lorsque, quelque temps plus tard, le saute-ruisseau lui remit la carte d'un étranger qui l'attendait à la porte :

GASTON LALOUILLE,
Homme de lettres.

— Que le diable l'emporte ! fut la première pensée d'Hector.

La seconde fut d'aller recevoir son camarade, obligation inéculable. D'ailleurs, en route il se remit de son émotion. Il n'était pas homme à se démonter pour si peu. Il inventerait quelque nouveau conte. Un malheur imprévu, une ruine subite, il s'était sacrifié pour sa famille !... Avec un benêt comme Lalouette, tout passerait !... Puis, peut-être bien que ce Parisien voyageur n'allait pas s'éterniser à Nogent !

L'entrevue fut on ne peut plus cordiale, Lalouette se montrant toujours calme et réservé, et Hector bruyamment expansif.

Il se disposait à éloigner son ami, quand précisément M. Desormeaux vint à passer avec sa fille.

— Oh ! oh ! pensa Lalouette, ébloui en voyant Elodie, sur ce point, du moins, il n'a pas exagéré, — au contraire !

Et, tranquillement, il dit à Hector : — Je te serais reconnaissant de me présenter à ta famille.

Il fallut s'exécuter. M. Desormeaux, très courtois, remercia Lalouette d'avoir été l'ami de

son neveu pendant ses vingt-huit jours et il l'invita à entrer chez lui. Hector suivit, assez inquiet. D'abord, il était fort surpris d'entendre son camarade, si muet au régiment, s'exprimer avec une grande aisance et sur le ton d'un homme du monde. Puis, Gaston ne manifestait aucun étonnement de voir les choses et les gens si différents de ce qui lui avait été décrit, l'hôtel seigneurial transformé en petite maison à panonceaux, le gentilhomme vénérable changé en un avoué dans la pleine force de la seconde jeunesse, et la future princesse russe ou païresse d'Angleterre allant donner ses ordres à la cuisine. Tout cela semblait fort louche à Hector. Son ami avait-il donc caché son jeu ?

M. Desormeaux retint son hôte à dîner. L'avoué était passionné de littérature et avait peu d'occasions d'en parler. Il saisit la balle au bond. Le repas fut plein d'entrain. Par une singulière interversion, c'est Hector maintenant qui ne disait rien, le nez plongé dans son assiette, et c'est Gaston qui tenait le dé de la conversation avec infiniment d'humour et d'esprit parisien. L'air naïf, même un peu bête, qu'il avait eu avant d'avoir au régiment, était remplacé par une physionomie enjouée, un peu railleuse, pleine de finesse.

Hector, déjà fort troublé de cette métamorphose, l'était encore plus de voir que son camarade ne cessait de contempler Elodie avec une visible admiration, et que celle-ci à son tour regardait le nouveau venu avec beaucoup de bienveillance.

— Combien de temps nous resterez-vous, mon cher hôte ? demanda M. Desormeaux enchanté.

— Quelques jours, répondit Gaston ; je suis



venu ici pour achever une étude que j'ai commencée... sur le pays.

— Vous vous occupez de roman ou de théâtre ?

— Des deux, suivant l'occasion ; en ce moment c'est une pièce que je prépare.

— Vous portez un nom destiné au succès. On a donné au théâtre du Gymnase, l'an dernier, une comédie qui a fait fureur. L'auteur s'appelle comme vous. Est-ce un de vos parents ?

— Je crois bien que c'est moi-même, répondit modestement le jeune auteur.

Ce fut le comble ! M. Desormeaux était grisé d'orgueil d'être l'amphitryon d'un écrivain déjà célèbre. Il l'accabla de prévenances, exigea qu'il regardât sa maison comme la sienne propre et l'invita à venir le lendemain à sa campagne.

— Très volontiers, fit Gaston avec empressement ; je sais que vous avez une chasse princière ?

— Oh ! en passereaux et en becfigues ! C'est ce que je voulais dire, riposta l'auteur en souriant ; Hector m'a mis au courant.

Quand, le soir, celui-ci, de plus en plus décontenance, reconduisit son ami, Gaston lui jeta cet adieu plein de menaces :

— Ta sœur est vraiment adorable ; j'ai hâte d'être à demain pour la revoir !

VI

Gaston Lalouette, qui devait rester quelques jours, était là depuis trois semaines et ne paraissait pas songer à s'en aller. Nul ne semblait s'en plaindre, sauf Hector. M. Desormeaux raffolait de son hôte. Quant à Elodie, pourquoi donc les jolis tons rose tendre de ses joues se nuançaient-ils d'incarnat lorsque Gaston entrait dans le salon ?

Et pourquoi, un jour où ils avaient causé longtemps en aparté, la jeune fille passa-t-elle la soirée à chanter comme un oiseau qui saluerait le lever du soleil ?

M. Desormeaux, en ces temps-là, écrivait et recevait beaucoup de lettres, et chacune de celles qui lui arrivaient rendait son visage de plus en plus satisfait ; enfin, un jour, après un long tête-à-tête avec Gaston, il annonça à son neveu qu'il venait d'accorder au jeune auteur la main d'Elodie.

— Oh ! cher ami ! s'écria Hector faisant contre fortune bon cœur, c'était tout ce que je désirais depuis que je t'ai connu au régiment, et c'est dans cet espoir que je t'ai invité à venir ici !

— Je m'en étais toujours douté ! répliqua Gaston. Tu es si bon ! Tu aimes ta cousine... comme si elle était ta sœur !

VII

— Mon ami, dit Elodie à son mari quelques jours après leur union, faites-moi un sacrifice : déchirez la pièce que vous voulez faire et dont vous étiez venu continuer d'étudier ici le type principal, que vous aviez connu au régiment.

— Il sera fait suivant votre volonté, chère dévotissime ; je serais en effet un ingrat d'oublier qu'en venant pour étudier de plus près Hector, j'ai trouvé le bonheur !

Et voilà pourquoi la pièce que Gaston Lalouette avait presque finie, et qui devait s'appeler : le *Blagueur*, ne sera jamais représentée.

L. DE SAINT-FÉGOR.

LA DOT DE LA DOMPTEUSE

Ce fut un émoi dans le pays quand on a appris que Laurent Vignat, le fils de la mère Vignat, épousait une saltimbanque, la fille de forains établis avec leur ménagerie sur le champ de foire de Bourges. On en parlait dans les fermes, sur les portes du village et parmi la domesticité du château de Pierrelisse : chacun savait de bonne source que la mère Vignat ne consentirait jamais à nommer sa bru une créature qui se montrait en jupe écourtée au milieu des bêtes féroces. Joli métier pour entrer dans une famille comme celle de Laurent, le garde de M. le comte de Pierrelisse, ainsi que son père, son grand-père, son bisaïeul l'avaient été avant lui du temps des ancêtres châtelains. On pouvait remonter de plusieurs siècles en arrière ; on retrouvait les Vignat auprès des seigneurs de Pierrelisse, gardant leurs bois, travaillant leurs terres, ou combattant à leurs côtés. Or, les Vignat étaient aussi fiers de leur généalogie que les Pierrelisse l'étaient de l'ancienneté de leur noblesse.

Or, comment admettre que le descendant de ces braves gens, de ces héros obscurs, allait leur donner pour fille cette bohémienne dont la vie errante s'était passée dans une roulotte, et qui s'offrait tous les soirs en spectacle.

Pourtant, c'était vrai ; Laurent Vignat était fiancé à Sylvine Maresco. Et malgré les affirmations et les protestations des gens se disant bien informés, la mère Vignat donnait son consentement, après une longue résistance et avec le désespoir dans le cœur, vaincue par les prières de son unique enfant, tout ce qui lui restait à aimer en ce bas-monde.

D'ailleurs, elle avait eu sur ces Maresco des renseignements qui la consolèrent un peu : ces forains étaient de braves gens, vivant en famille, fort unis entre eux ; Sylvine n'avait eu sous les yeux que de bons exemples, plus surveillée et plus sage, peut-être, que bien des filles du pays.

Si le mariage traînait, ce n'était donc pas par le mauvais vouloir de la mère, mais bien par le caprice entêté de la fiancée elle-même. Cette jolie fille ne voulait pas abandonner son métier auquel elle était attachée par des liens presque aussi forts que ceux du sang. Elle aimait sa vie nomade, la roulotte dans laquelle elle était née et surtout ses fauves, les grands félins au milieu desquels elle avait vécu et qui semblaient avoir mis en elle un peu de leur race. Cette fille souple et onduleuse, aux yeux verts, aux cheveux d'un roux obscur semblait avoir avec ces tigres, ces lions, ces panthères des affinités secrètes, jouant avec eux comme s'ils eussent été des chats caressants et dans sa main fluette, un éventail de plumes remplaçant la traditionnelle cravache, complètement inutile pour elle.

Elle ne voulait pas quitter cela, et puisque Laurent tenait à l'épouser, il serait dompteur comme elle, entrerait avec elle dans la cage des bêtes avec lesquelles elle se chargeait de le familiariser. Le garde avait accepté et c'était là le plus profond chagrin de sa mère, la honte dont elle ne parlait même pas. Mais il eût suivi Sylvine en enfer si elle le lui eût demandé.

Mais ici, une difficulté pécuniaire se présentait : les Maresco, las du métier, voulaient vendre leur ménagerie à un dompteur rival, un américain du nom de Moore. Dick Moore leur avait proposé de prendre leurs bêtes et d'épou-

ser leur fille : comme époux, Laurent Vignat avait la préférence, mais Sylvine deviendrait certainement Mme Moore plutôt que d'abandonner la ménagerie. En faveur de leur fille, les Maresco feraient certes des concessions et consentiraient à des arrangements. Mais ils exigeaient pourtant dix mille francs comptant et les économies du garde produisaient à peine la moitié de cette somme.



Le pauvre garçon perdait sa bonne mine et passait des nuits blanches à chercher où et comment il pourrait se procurer cinq mille francs. Sa douce fiancée ne lui faisait pas tous les jours bon accueil et il semblait à Laurent qu'elle jetait des regards de convoitise sur la ménagerie de l'Américain, située à quelques mètres de celle des Maresco et leur faisant concurrence.

— Elle est plus belle et plus grande que la nôtre, soupira-t-elle un soir.

Et en commençant la représentation, elle embrassa passionnément son grand lion Mahomet, comme pour bien faire comprendre à son prétendu qu'entre lui et ses fauves elle n'hésiterait pas une seconde.

Il rentra malade chez lui et, ne pouvant dormir, il s'en alla se promener sur la route, la tête perdue, le cœur en détresse.

Sylvine, Sylvine, gémissait-il. Elle veut cinq mille francs, cinq mille francs de plus que je ne possède... Ah ! donner mon sang, vendre mon âme pour cinq mille francs.

Dans les légendes bretonnes, on conte que le Roi du Mal est toujours aux écoutes pour surprendre au vol les souhaits impies, les paroles sacrilèges.

Satan l'avait-il entendu ? Un claquement de fouet rompit le silence, au

loin sur la route et le père Leroux, le fermier des Saulaies apparut dans sa carriole, dont le cheval allait d'un bon train.

— Bonjour, Laurent, cria-t-il en apercevant le garde qui marchait les yeux fixes, portant sur sa figure ravagée l'empreinte de ses préoccupations intérieures.

Le fiancé de Sylvine répondit à peine au salut et se rangea de côté pour laisser passer la carriole. Mais maître Leroux était ce soir-là d'humeur aimable et loquace, avec une pointe d'ivresse, résultat des libations inévitables des jours de marché.

— Eh mon garçon, dit-il, qu'est-ce que tu fais-là à c't'heure, tout seul sur la grande route.

— J'ai mal à la tête, répondit Laurent et je prends l'air pour le faire passer.

— Viens donc avec moi jusqu'aux Saulaies. J'ai peur tout seul, ajouta-t-il avec un gros rire. Dame, ça se comprend ! quand on rapporte 5,000 francs dans sa poche !... Oui, mon fils, 5,000 francs, pas un



liard de moins. Ils sont là, dans c'te sacoche. Ah, j'ai fait ce qu'on peut appeler une bonne journée. Allons, monte.

Un grand frisson avait secoué Laurent et il lui sembla qu'une flamme montait à son cerveau.

— Eh bien, soit. Je vais avec vous, répondit-il au fermier.

Le lendemain, une sinistre nouvelle courait le pays, tenant les ménagères en émoi, toutes tremblantes dans leurs maisons, ou occupées à se communiquer les unes aux autres ce qui venait de se passer : Maître Leroux, le fermier des Saulaies, avait été trouvé au fond des carrières abandonnées le long desquelles passe la route qui conduit aux Saulaies, la tête fracassée, le corps broyé, avec près de lui sa carriole en miettes et son cheval qui agonisait.

— Il avait bu un coup de trop, disait-on et il est allé tout droit aux carrières.

Quelques jours après, l'on sut qu'il portait sur lui une somme de 5,000 francs dont il ne fut pas trouvé trace. Quelques-uns de ceux qui le découvrirent au fond de son trou avaient-ils dépouillé le cadavre ? C'était présumable, car il y avait parmi eux des vagabonds, des colporteurs, gens plus ou moins capables de profiter d'une telle aubaine. On en arrêta deux ou trois, puis on les relâcha car l'argent n'était dans les mains d'aucun d'eux. Les gens secouaient la tête en disant :

— Y en a des malins qui ont bien su le cacher.

Ces choses étaient répétées à Laurent qui dressa son plan en conséquence. Il ne porterait pas de but en blanc aux Maresco cette grosse somme qui pourrait éveiller les soupçons. Mais il irait trouver quelqu'un qu'il connaissait et qui, sur sa signature, lui prêterait l'argent qu'il rembourserait ensuite peu à peu cela n'attirerait l'attention de personne et établirait, au contraire, qu'il n'avait pas d'argent comptant.

La négociation réussit à merveille et ce fut le cœur battant d'émotion qu'il s'en alla au champ de foire, tremblant à l'idée de saisir enfin ce bonheur qu'il avait si effroyablement gagné.

De loin, il vit les Maresco assis devant leur roulotte.

— Où est Sylvine, leur cria-t-il.

— Elle est là-dedans.

D'un geste, on lui désigna la voiture et par la porte ouverte il aperçut Sylvine assise auprès du dompteur Dick Moore.

— Voyez-vous, fit le père Maresco d'un air passablement embarrassé, il faut bien que vous sachiez la chose. Ces deux-là sont accordés depuis hier. Moore paye la ménagerie comptant : de plus, il est du métier. Notre fille l'a dans le sang, le métier et autant vous dire franchement que l'Américain lui convient mieux que vous.

Laurent resta immobile, sans une parole devant les parents de Sylvine qui le regardaient avec inquiétude.

— Ne voulez-vous point vous asseoir, fit la mère avec une pitié dans la voix.

Il fit signe que non, puis toujours sans un mot, il s'en alla.

Rentré chez lui, il monta à sa chambre et d'une cachette tira les 5,000 francs. Puis dans un tiroir il prit un revolver qu'il mit dans sa poche.

— Veux-tu souper, Laurent, lui demanda sa mère qui le vit descendre.

— Soupez sans moi, je vais à la ville où je suis invité à une régale.

Il l'embrassa et elle se rappela toujours comme il l'avait serrée dans ses bras.

Il arriva à la ville et s'en alla tout droit trouver le maire qu'il connaissait.

— Que me veux-tu si tard, mon garçon.

— Vous dire ceci : c'est moi qui ai jeté le père Leroux dans les carrières pour lui voler son argent. C'était pour épouser Sylvine Maresco que j'ai fait cela. Elle en a eu besoin de ces 5,000 francs maudits : les voici.

Et comme le maire se levait effaré :

— Point la peine d'appeler personne ; le fils mon père ne passera pas en cour d'assises.

Et, tirant son revolver de sa poche, il se fit sauter la cervelle.

MARGAI.

LE MARAICHER

La voiture étant chargée, lourdement l'homme se hissa dessus, et se laissa tomber sur une planche qui lui servait de siège ; puis, d'une voix fatiguée, en secouant les rênes :

— Hue ! dia ! hue !

De chez lui jusqu'aux Halles, le maraicher sommeillait habituellement ; et c'était sur la planche de son lourd véhicule qu'il dormait le plus longtemps, sinon le mieux, étant si las, toujours.

Mais, cette nuit-là, le maraicher semblait ne pas vouloir dormir ; et, contrairement à son habitude, l'homme pressait son cheval, durement sans relâche :

— Hue ! allons, hue !

Il voulait arriver bon premier, prendre une bonne place, afin de bien étaler sa marchandise, afin de tout vendre et de bien vendre, pour qu'on ne le vendit pas, lui.

L'huissier avait été formel : il lui fallait 400 fr. pour le lendemain, sans quoi il était perdu.

Aussi ne vit-on jamais voiture de maraicher plus comble de marchandises.

— Hue ! hue ! allons donc, hue !

Car il fallait tout vendre et bien vendre, encore une fois.

Les dernières maisons du Grand-Montrouge sont dépassées maintenant. Nous voici à la porte de Châtillon : devant nous, c'est la longue avenue qui porte ce nom, prolongée qu'elle est par une partie de la non moins longue avenue d'Orléans.

— Hue ! hue donc !

Le cheval n'en peut mais, sur le pavé gluant, sous la charge qui est la moitié plus forte que d'habitude.

Sentant que le sommeil, malgré lui, va bientôt venir, le maraicher descend de sa planche. A présent, moins que jamais, il ne faut pas qu'il dorme, le pavé est trop mauvais.

Exténué, l'homme marche à côté du cheval ; et, pour se soutenir, il appuie sa main au limon. Mais la bête glisse, se soutenant à peine, elle aussi ; la voiture a des cahotements terribles.

— Allons, hue ! hue donc !

Le cheval fait de plus grands efforts, donne du collier et des tendons, incomparablement. car à présent, sur ce pavé maudit, il glisse davantage, bien que soutenu par l'homme. Mais, tout à coup, la glissade est si furieuse que la bête heurte violemment le maraicher, qu'elle envoie s'abimer contre un bec de gaz.

Un juron, un gémissement.

Le pauvre saigne aux mains, saigne à la tête. Péniblement, il se relève, pendant qu'un voyou dit, de l'autre côté de la rue :

— Viens donc ici que je te ramasse.

— Fallait pas tant n'en prendre, ajoute un autre ; toi, t'as trop bu, quand, moi, j'ai soif, c'est bien fait.

Leur rire a des sonorités crapuleuses dont rougirait la nuit.

Tant bien que mal, avec son mouchoir, le maraicher s'essuie le visage et les mains en murmurant :

— Heureusement qu'on a les os durs, nous autres.

Puis, s'adressant à son cheval :

— Allons, bonne bête, hue donc ! il faut tout vendre et bien vendre, ou nous serons vœux, l'huissier l'a dit ; hue donc ! allons, hue donc !

Et sans doute pour s'empêcher de dormir au milieu de cette nuit désolée, qui se fait plus noire, dans le silence complet de la rue, maintenant, et, aussi, sous le brouillard qui tombe plus épais, il dit encore, soutenant son cheval par la bride et comme lui parlant :

— Voilà vingt-cinq ans qu'ils m'ont pris mon village et m'ont chassé de chez moi, misérable ! aujourd'hui, l'on m'a menacé de me vendre le peu que j'ai, de me chasser encore une fois, honteux ! Hélas ! qu'il faut en souffrir, tout de même, et de tout le monde, avant de mourir.

A ce moment comme il passait devant le Lion de Belfort, l'homme murmura encore :

— Quant à toi, huissier, tu ne m'auras pas non plus, tu verras, vilain oiseau.

Un peu plus loin, la rue descendait, le pavé était de plus en plus mauvais ; aussi presque à chaque pas le cheval faisait-il une glissade, manquant de tomber, poussé qu'il se trouvait en outre par la charge monstrueuse qu'il traînait ce jour-là, vous le savez.

Pour mieux retenir son cheval, le maraicher remonta sur sa planche, prit à deux mains les rênes, les tendit fermement en disant :

— Allons, hue donc ! tiens bon, bonne bête, tiens bon.

Le cheval glissait toujours, parfois affreusement mais tenait bon quand même, tenu par l'homme.

Toutefois, peu à peu, aux cahotements de la voiture, le maraicher s'endormit : depuis près de vingt heures n'était-il pas debout, bûchant de toute sa force, sans répit ?

En ce moment, le cheval, qui connaissait parfaitement son chemin, conduisait l'homme.

Mais, là, à cet endroit, pourquoi la roue était-

elle en réparation? Pourquoi les ouvriers n'avaient-ils pu finir leur travail comme il convenait? Pourquoi le brouillard tombait-il plus fort, plus épais, et pourquoi le pavé était-il si glissant?

Travail, brouillard, pavé, tous maudits. Le cheval glisse, tombe, se relève, glisse encore, et le maraîcher dort toujours : c'était son lit, à lui, le dur siège de son lourd véhicule. L'homme rêvait sans doute qu'il arrivait bon premier, qu'il arrivait même, qu'il était certain de tout vendre et de bien vendre, et qu'il ne serait pas vendu.

Mais le cheval glisse plus que jamais, horriblement, la voiture freingale, et tout est entraîné, culbuté, précipité, dans une espèce de fossé creusé pour rechercher une fuite de gaz.

Quant on releva l'homme, au milieu des débris de légumes, des débris de sa voiture aussi, on constata qu'il avait d'abord été à moitié assommé en tombant, puis qu'il avait été ensuite étouffé par ses choux. Quant au cheval, il mourait deux heures après, en cela moins heureux que son maître, le ventre broyé, effroyablement sanglant, par le lourd véhicule.

L'huissier, pris de pitié pour la veuve et les enfants du malheureux, d'accord avec les intéressés ne fit vendre que quinze jours après la terrible catastrophe.

JULES JEANNIN.

Le barbier du Duc Jean

Assis en sa haute cathédre de chêne finement sculpté, le duc Jean songeait, tout en regardant machinalement poudroyer au loin le grand soleil; jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon, les prés, les bois, les champs, les récoltes, les gens eux-mêmes lui appartenaient. Serfs non encore affranchis, vilains et manants, rustres et truands étaient son bien, sa chose, il en pouvait disposer à son gré sans avoir à rendre compte de ses actions à d'autres qu'à lui-même. Vaguement, il se souvenait avoir prêté, jadis, serment de vassalité au roi de France, mais ce suzerain, dont les domaines réunis n'atteignaient pas et à superficie les deux tiers de son duché d'Aquitaine à lui, ce roitelet ne l'effrayait guère et le puissant duc Jean, à dire le vrai, ne craignait personne au monde.

Son chapelain lui avait pourtant enseigné qu'à défaut de la justice des hommes, la justice de Dieu, immanente et infaillible peserait un jour ses actes bons et mauvais, il n'avait cure de cela et traitait volontiers de billevesées les remontrances des gens d'Eglise.

En attendant, il continuait à se laisser vivre dans la plus parfaite insouciance de l'avenir, ne sachant ce que c'était que de se refuser la satisfaction d'un caprice, dût ce caprice, cette fantaisie, coûter la vie de quelques serfs.

C'est ainsi qu'à l'occasion, pour se distraire et vérifier son adresse, il n'hésitait pas à percer de ses flèches quelque inoffensif labourer penché sur son sillon ou à diriger sur une femme ou sur un enfant le vol d'un faucon ou l'ardeur d'une meute de chiens.

Aussi, le dur seigneur était-il universellement détesté et haï dans ses domaines et même chez ses voisins, qu'il menaçait continuellement et dont il envahissait le territoire sous le plus futile prétexte.

Il est vrai que l'on craignait le duc Jean autant qu'on pouvait le détester et cette crainte lui suscitait un certain nombre de flatteurs empressés à lui plaire et dont il s'était constitué une sorte de petite cour.

Bien que fixé sur la valeur morale de ces adulateurs intéressés, le duc Jean finissait par

croire à leurs mensonges et à subir en partie leur influence.

Par malheur, la plupart de ces gens, dont la principale fonction consistait à glorifier les vices du maître, ne pouvaient lui conseiller que des choses injustes ou déraisonnables, et, loin de l'amender, cette société semblait devoir encore exciter les instincts sauvages du farouche seigneur.

Donc, ce matin-là le duc Jean songeait, et ses réflexions devaient être tristes, à voir se dessiner sur sa figure tant de nuages sombres et de rides amères.

L'entrée du serviteur favori, le barbier, ne parvint même pas à amener un sourire sur la physionomie sévère du maître.

Cependant, dix minutes à peine s'étaient écoulées que toute préoccupation avait disparu de l'esprit du duc Jean et que gai et dispos comme il l'était toujours en pareille occurrence, il se disposait à prendre part à une chasse inédite et extraordinaire.

Oui, extraordinaire et peu banale, cette chasse dont l'âme damnée du duc venait de lui suggérer l'idée.

Il s'agissait de forcer à la course, comme on force un cerf ou un sanglier un paysan du domaine, sur qui une tentative de révolte toute récente avait attiré l'attention.

Nicolas Bouteloup, tel était le nom de cet homme, dont tout à l'heure la meute allait faire curée pour amuser le désœuvrement de son seigneur. Marié depuis quelques années à la plus charmante fille du village voisin, le pauvre diable avait eu le malheur de rencontrer sur ses brisées le favori du duc, le barbier Denis Brincard et d'exciter la jalousie de ce personnage tout-puissant.

Aussi n'avait-il jamais été épargné depuis son mariage, le pauvre Nicolas! Que de fois il avait eu ses récoltes saccagées, le fruit de son labeur perdu en un jour par le caprice du maître à qui le maudit barbier contait mille calomnies.

Heureusement, par compensation, le paysan jouissait auprès de sa femme d'une félicité sans pareille et quelque temps auparavant, il avait eu l'indicible joie de serrer dans ses bras un robuste garçonnet qui lui devait le jour. Que de déboires et de misères le sourire d'un de ces innocents ne rachète-t-il pas?

Et malgré tous les sujets de crainte qu'il avait encore à redouter dans l'avenir, Nicolas Bouteloup se laissait-il reprendre à l'espérance.

C'est ce moment de détente, cette accalmie dans le malheur qu'avait choisi le perfide barbier pour accabler son ennemi du poids de sa haine. Par une série de machinations obscures, de rapports erronés et de subtils mensonges, il en arriva à persuader au duc Jean que le paysan comptait se venger sur le seigneur de ce qu'il appelait une persécution. Habilement circonvenu, le terrible seigneur donna l'ordre de jeter dans un cul-de-basse-fosse l'audacieux labourer.

Cela ne suffisait pas encore à satisfaire la rancune de Denis Brincard et nous venons de voir quelle infernale invention le misérable avait trouvée dans sa cervelle pour se débarrasser sûrement de son rival et jurer de la plus cruelle agonie qu'il fut possible de lui assurer.

Les choses se passèrent ainsi que l'avait prévu le vindicatif barbier. Heureux de se désennuyer, le duc Jean manda ses valets de chasse, leur donna l'ordre de découpler les chiens et une heure après, la meute poursuivait par monts et par vaux le labourer, à qui, à dessein, on avait laissé prendre un peu d'avance.

Jamais encore le duc Jean ne s'était autant diverti et vraiment la chose en valait la peine.

Harcelé, poursuivi, traqué par les molosses hurlant à pleine gorge, le pauvre Nicolas Bouteloup, sachant le sort qui l'attendait s'il tom-

bait au pouvoir de ses cruels ennemis, faisait, pour échapper à leur poursuite des efforts surhumains.

Vigoureux et robuste comme il l'était, l'homme avait quelques chances de faire durer longtemps la partie. Son suprême espoir était de tenir jusqu'à la nuit et de dépister les poursuivants à la faveur des ténébres.

Agile, infatigable, ses forces décuplées par le sentiment du danger, Nicolas bondissait à travers la plaine, franchissant d'un élan les fossés et les ruisseaux. En un rien de temps il atteignit la forêt et se crut presque sauvé. Il conservait une bonne avance et le galop des cavaliers allait forcément se trouver ralenti par les buissons et les halliers d'épines où lui, presque nu, tout sanglant déjà, n'hésita pas néanmoins à se jeter à corps perdu.

Un bon moment, il eut presque la joie du triomphe. La voix de la meute retentissait au loin, semblait s'égarer sur une fausse piste; peu habitués à chasser le gibier humain, les chiens s'étaient dévoyés sans doute.

Haletant, hors d'haleine, Nicolas s'arrêta. Autour de lui, tout était calme. Un grand silence régnait, lui permettant d'entendre distinctement les battements de son cœur.

Allait-il donc avoir la chance d'échapper à ses bourreaux?

Hélas! cette illusion ne devait pas être pour lui de longue durée et le labourer dut reprendre



sa course, mais ses jambes commençaient à se dérober sous lui, ses forces faiblissaient et de nouveau le sang lui bourdonnait aux oreilles, à grands coups. La lutte ne pouvait être longue désormais.

Voici ce qui s'était passé. Quand il eut constaté de ses yeux la disparition de sa victime dans la forêt, le barbier Denis Brincard crut un moment voir lui échapper sa vengeance. Les chiens perdirent la piste et le duc Jean, furieux, ne semblait pas éloigné de retourner la colère de sa déception sur l'auteur de l'amusement manqué.

C'est à ce moment qu'une idée diabolique germa dans la cervelle de l'astucieux barbier. Piquant des deux, il retourna en arrière, pénétra comme une trombe dans la maisonnette de Nicolas, et sans prêter la moindre attention à la femme et au petit enfant du malheureux qui sanglotaient éperdument, il se saisit d'un habit accroché à la muraille et qu'il se souvenait avoir vu quelque temps auparavant sur le dos du labourer.

Muni de cette pièce précieuse de comparaison, il revint vers les chasseurs dépités, la figure si joyeuse, que le duc Jean comprit du coup la ruse et de nouveau se reprit d'espérer.

Le procédé était habile, en effet. Pas plutôt les chiens eurent-ils senti le vêtement qu'on leur présentait qu'ils se retournèrent et repar-

tirent droit dans la bonne direction. Certains maintenant que le gibier n'échapperait pas, les chasseurs les suivirent.

Mais Nicolas avait de l'avance et ce fut seulement à la nuit tombante qu'on l'aperçut de loin. Là encore, ce fut le misérable Denis qui, par son intervention causa sa perte.

Une rivière limitait la forêt et plutôt la par tageait. Que le fugitif la traversât et parvint à se réfugier dans les joncs et les hautes herbes de la rive, il n'en fallait pas plus pour que les chiens fussent encore une fois dépités, d'autant que l'obscurité croissante accentuait les chances du poursuivi, au détriment de celles des poursuivants.

Un mot à l'oreille du duc Jean et le barbier l'entraîna deux cents mètres plus bas. Un gué s'offrit, les deux hommes le franchirent et s'embusquèrent à quelques pas.

Et quand, entraîné par le courant, Nicolas voulut mettre le pied sur la rive, il se trouva face à face avec ses bourreaux. D'un coup d'épée, le duc Jean lui traversa la gorge et le cadavre s'en fut choir en arrière, les yeux dilatés et fixes.

La meute en fit curée comme d'un dix-cors. Et pour ajouter encore à la similitude, Denis Brincard se pencha un instant sur le cadavre et se releva avec un débris sanglant : « Pour faire à la belle Jehanne les honneurs du pied », déclara-t-il, aux applaudissements enthousiastes de la féroce bande de courtisans.

Le soir même, un homme masqué jetait par la porte ouverte de la maison de la veuve une main coupée et sanglante, la main de feu Nicolas Bouteloup, si lâchement mis à mort par le duc Jean et son acolyte.

II

Dix-huit ans ont passé sur les événements tragiques que je viens de conter. Depuis, cette affaire est oubliée, Jehanne et son enfant ont quitté le pays et onques ne les a revus.

Mais un grand changement s'est opéré, en la personne du duc Jean, devenu vieux et impotent. A sa cruauté froide, le temps et l'âge ont ajouté une sorte de mysticisme et de dévotion outrée, peu en rapport avec le fond de son âme. Il continue toujours, soutenu des conseils de son âme damnée, Denis Brincard, à faire pendre et rouer les gens qui lui portent ombrage, même involontairement, seulement il cherche à ces mauvaises actions l'ombre d'un prétexte et l'accompagne les cris d'agonie de ses victimes du récit de quelques paternités hypocrites.

Quand il songe, assis dans sa haute cathédre gothique en chêne finement sculpté, ses mains égrément machinalement un massif chapelet, ce pendant que son esprit est en peine de quelque nouveau crime.

Un grand événement vient de se produire à la cour du vieux duc. Son fidèle confident, Denis Brincard, a été trouvé étendu sur la route, les bras en croix, un poignard planté en plein cœur, et ce meurtre demeure inexplicable et inexplicable.

III

Une des conséquences de la mort de Denis Brincard a été d'obliger le duc Jean à chercher un nouveau barbier. Les artistes les plus experts ont été mandés de partout et appelés à essayer leurs talents sur la face ridée et parcheminée du vieux prince. Aucun ne lui a plu, personne ne remplacera jamais le fameux Denis qui, depuis quarante ans s'acquittait si bien de sa tâche et dont la main habile n'entama jamais l'épiderme du maître.

Enfin, voici qu'à son tour un nouveau venu se présente, c'est un adolescent, un léger duvet estompe à peine sa lèvres.

Les courtisans ont accueilli par un sourire de

Malgré eux, ils faisaient du bruit, cognaient les marches.

Les deux misérables se déchaussèrent. Puis, lentement, au moyen d'une clef de serrurier dérobée, quelques jours auparavant, ils ouvrirent la porte de la chambre de la marchande de vin, et y pénétrèrent.

Celui qui répondait au nom de Zizi et qui semblait le chef de l'expédition, aussitôt se dirigea vers l'armoire où M^{me} Bernardin renfermait son argent.

Mais, dans l'obscurité, il se dirigea mal, une chaise tomba.

Au bruit, la malheureuse s'éveilla.

— Qui est là? — cria-t-elle?

— Ferme la porte Armand!... cria Zizi en se précipitant sur sa victime.

Brutalement, il la saisit à la gorge; de son autre main restée libre, il lui jeta un oreiller sur le visage et appuya de toutes ses forces.

La pauvre femme, cherchait à se dégager, criait, mais ses cris n'étaient pas perceptibles, elle étouffait.

— Mais magne-toi donc, — fit Zizi, — va à l'armoire.

— J'sais pas où elle est.

M^{me} Bernardin se débattait, désespérément.

— Oh! mais faudrait voir à pas frétiller comme une anguille.

La malheureuse, au prix d'efforts surhumains, réussit à se dégager un peu.

Zizi s'en aperçut.

— Ah! c'est comme ça, attends un peu, vieux manquin, on va te faire garder l'horizontale!... Armand passe moi la langue... passe vite, la v'là qui secoue son grelot.

En effet, la malheureuse, venait de pousser un cri.

Alors, Zizi, féroce, hors de lui, s'empara du couteau, long et effilé, souleva un peu l'oreiller et comme la pauvre femme, ouvrait la bouche pour respirer, il lui plongea jusqu'au manche son couteau dans la gorge.

La marchande de vin eut un cri rauque, son corps se tordit en une dernière convulsion, un

FEUILLETON

L'Enfant du Trocadéro

PAR

M. JUNGER

Chabert lui, adressa un éloquent sourire à M^{me} Bernardin qui murmura en se penchant vers son oreille :

— Allons, Monsieur Chabert, du courage, la chance va peut-être tourner.

— Oui, Madame Bernardin, du courage j'en aurai... j'en ai toujours eu, grâce à vous pourtant.

Et Chabert courut rejoindre son ami qui l'attendait sur le trottoir.

L'excellente femme, regarda un instant les deux amis s'éloigner puis, heureuse elle aussi, ôtièn heureuse, de ce qui arrivait à son locataire, elle rentra, en soupirant :

— Ma foi, si c'était pour lui le retour de la chance, il ne l'aurait pas volé.

Puis, M^{me} Bernardin, rangea quelques chaises rinça les verres, regarda l'heure, et se disposa à fermer sa boutique.

Il était minuit passé et jamais ou presque jamais le débit de vins n'avait été fermé à pareille heure.

Vite, la débitante posa ses volets, mit les bouillons et ferma soigneusement sa porte.

Tout en formant sa devanture, elle n'avait pas aperçu deux types de mauvaise mine, débardeurs sans doute sur le port, qui se tenaient cachés à l'angle de la rue.

Lorsqu'elle eut tout fermé, M^{me} Bernardin, courut à son comptoir, tira son tiroir-cassé, fit le compte de sa recette, laissa quelque menu monnaie pour l'appoint du lendemain, éteignit le gaz et monta se coucher dans la petite chambre qu'elle occupait dans sa maison et qui était située juste au-dessus de la boutique.

VIII

L'ASSASSIN.

Dès que M^{me} Bernardin eut fermé sa boutique, les deux individus qui se tenaient cachés sortirent de leur cachette et à pas de loup se dirigèrent vers la maison meublée.

La rue, à une heure de la nuit, était complètement déserte.

Il faisait un ciel sombre, sans lune.

Aucun bruit ne se faisait entendre dans ce quartier de Rouen, où logeaient la plupart des ouvriers du port qui se couchaient tous de très bonne heure.

Postés sur le trottoir d'en face, cachés dans l'ombre de la saillie d'un mur, les deux escarpes, suivaient attentivement tout ce qui se passait dans la boutique de M^{me} Bernardin.

— Elle est rien longue à se plumer la vieille.

— Patience!... Tiens, v'là le gaz qui fait bonhomme maintenant. En effet, un mince filet de lumière filtrait par les barreaux de l'imposte.

M^{me} Bernardin se disposait à se coucher.

— Elle doit monter dans sa chambre.

— Juste, la piau! s'éclaira.

— Plus que quelques minutes à attendre.

— Oh, la vieille veut pas s'endormir tout de suite.

— Puisqu'elle est, marchande de vins, elle doit pincer comme une futaille.

— Chut! j'entends des pas.

En effet, au bout de la rue, une ombre, rasait les maisons venait d'apparaître.

Les deux gredins se tinrent sur leurs gardes.

Au bout d'un instant l'homme approcha, il avait l'air de chercher, puis tout à coup, un coup

de sifflet sourd, une légère modulation se fit entendre.

Les deux hommes furent rassurés.

— C'est Lafleur, — dit l'un d'eux.

Et au même instant, ils répondirent par un coup de sifflet semblable.

Le troisième arrivant se dirigea alors de leur côté.

Ces trois bandits se serrèrent les mains.

— J'suis en retard, — demanda le nouvel arrivant?

— Mais, non, mon vieux, t'arrive très bien.

— La vieille est couchée?

— Non, pas encore, mais dans dix minutes on pourra caresser la bouclante.

— C'est fermé à sûreté?

— J'en pense pas.

— Et tout cas, j'ai apporté la duchesse.

Et le misérable montra une pince-moiseigneur.

Puis tous trois, ils continuèrent d'observer.

Bientôt, la chambre de M^{me} Bernardin fut plongée dans l'obscurité; quelques minutes après les trois bandits se disposaient à accomplir leur forfait.

— Alors, c'est entendu, Lafleur, tu fais le gaffe pendant que nous autres nous allons rendre visite à la poupée?

— Ça va.

— Et tu sais, de l'œil.

— As pas peur.

— Au moindre bruit malsain...

— Un coup de sifflet... Ça sera long?

— Mais non, j'sais où la vieille met son pognon. Elle n'entendrait rien.

— Et si elle entendait?

— Si elle fait du pétard, on la saignera. Ça vaut le coup.

Les deux gredins, avec mille précautions se dirigèrent vers la porte de l'allée de la maison.

Au moyen d'une fausse clef, et sans avoir besoin de la pince-moiseigneur, ils pénétrèrent dans les lieux, repoussèrent la porte et montèrent doucement l'escalier.

Mais, dans la nuit opaque qu'il faisait, il ne pouvaient se diriger avec sûreté.

pitie ce concurrent imberbe de praticiens fameux, mais le jeune homme en lui une telle assurance, il parait si convaincu de sa supériorité que le duc Jean lui-même le laisse tenter l'expérience.

La savonnette en mains, ses rasoirs bien affilés, le nouveau barbier commence aussitôt l'opération.

Il ne s'était pas vanté en vain. Douce comme le velours, sa lame se promène sur le vieux visage, parmi les rides et les ravines de cette peau ravagée par l'âge; elle en fouille les moindres replis, en effleure les aspérités, mettant à cette rude et ingrate besogne la douceur d'une caresse.

Jamais le duc Jean n'a été aussi bien rasé. Il s'applaudit d'avoir accepté ce nouveau barbier et sa bonne humeur ne sait comment se manifester.

— En vérité, jeune homme, tu es un artisan habile. Ta main a la douceur d'une main de femme. J'espère te conserver avec moi, mais dis-moi qui t'a fait venir ici.

— Le désir de devenir le barbier du duc Jean d'Aquitaine.

— Crois-tu que ce soit un poste bien enviable? Sais-tu ce que je donnais à ton prédécesseur, ce maladroit Denis Brincard.

— Monseigneur, le gain m'importe peu, je vous raserai pour l'honneur et pour le plaisir...

— Brave jeune homme! Je ne sais comment te récompenser. Au fait si, je vais réciter un chapelet à ton intention...

— Point n'en ai besoin, monseigneur, pensez à vous-même, mais d'abord, voyez si il ne reste rien à redire à la barbe que je viens de vous terminer.

— Pardieu si, compère, tu m'as laissé la sous le menton une place toute dure où le poil a poussé plus qu'ailleurs. Hâte-toi de finir ton bon ouvrage.

— Y tenez-vous beaucoup, monseigneur, à ce que je rase cette place si dure, où le poil a poussé plus fort qu'ailleurs.

— Tu veux rire! si j'y tiens, mais fais vite, donc...

— Récitez un chapelet, monseigneur, il me faut aller chercher un autre outil pour la besogne qu'il me reste à faire, aucun de ceux-ci ne peut servir.

— En bien! va vite, clampin.

Et le duc Jean se mit à psalmodier des lèvres une vague prière, ce pendant que son cerveau se livrait à un obscur travail.

Où donc avait-il vu les traits de ce jeune homme! quel souvenir lui revenait ainsi? Le reflet clair de ces yeux bleus, il en avait déjà subi l'éclair. Était-ce l'an passé, ou il y a dix ans, vingt ans... Vingt ans, c'est cela. C'est bien cela... Voici que maintenant, toute la physionomie se représente au souvenir du vieux duc, sous la forme d'un revenant d'une terrible histoire.

Ces traits, cette bouche sévère, ce front calme, ces yeux b'eu d'acier, cette voix mâle et douce à la fois, tout cet ensemble, c'est, en plus jeune, une ancienne connaissance.

Grand Dieu! C'est Nicolas Boutteloup, le serf naguère si cruellement mis à mort. Quelle horrible hallucination... En vain le vieux duc veut chasser la vision vengeresse qui glace ses moelles, en vain il se débat, une sueur froide, lui inonde les tempes...

flot de sang sortit de sa gorge, elle était morte. Lorsqu'il ne l'entendit plus bouger, le misérable craqua une allumette afin de voir clair pour achever son crime.

Mais à ce moment, un bruit se fit entendre dans l'escalier.

Immédiatement, un coup de sifflet retentit dans la rue, l'assassin souffla son allumette et écouta.

— On monte, fit-il.

Et il tendit l'oreille.

— Si c'était ici, — fit son complice qui tremblait comme la feuille,

— Ici, pourquoi pas... la vieille vit seule, elle n'est plus d'âge à avoir d'amoureux.

— Cependant...

— Tais-toi... on monte encore... on s'arrête...

— Une sueur froide passa sur le front du misérable.

— Non... On remonte l'escalier... les pas continuent à l'étage supérieur.

— C'est un locataire qui rentre...

Et le misérable se trouva rassuré.

En effet, on venait de rentrer; c'était Chabert qui revenait chez lui après avoir reconduit Maurin.

Alors, les assassins attendirent un instant.

Puis, Zizi, fit flamber une nouvelle allumette, puis alluma la bougie et regarda autour de lui.

Un instant, il contempla sa victime.

L'arme dont il s'était servi était encore dans la main, il la retira prestement, puis, se dirigea vers l'armoire.

Il ouvrit les portes, et fouilla sur les rayons, bouleversant les pièces de linge, jetant tout à terre pêle-mêle.

Il ne trouvait rien.

— Mais où donc qu'elle fourre sa galette cette vieille avare?

— Peut-être dans un tiroir.

Zizi l'ouvrit un coffret s'y trouvait dont il fit sauter le couvercle.

A ce moment un éclair brilla dans ses yeux. L'argent était là; des billets, de l'or, de l'argent, des bijoux.

Il n'a pas la force de crier, d'appeler à l'aide.

Du reste, voici le jeune homme qui revient. Sa physionomie est empreinte d'une gravité exceptionnelle qui tranche avec son jeune âge.

Le clair regard de ses yeux bleus d'acier plonge dans les yeux du duc et celui-ci peut lire une fermeté inébranlable, une implacable résolution. Lentement, mais d'un pas ferme, il monte vers le fauteuil du vieux bandit, il s'approche. Sa main tient serrée une forte dague à lame courte.

— Duc Jean! ne me reconnais-tu pas. Je suis le fils de Nicolas Boutteloup, ta victime. Depuis mon enfance je désirais ce moment qui te livrerai à moi.

J'aurais pu tout à l'heure te tuer, mais tu ne m'aurais pas reconnu et ma vengeance n'aurait pas été complète.

Le voilà, l'instrument qui seul peut enlever la saignée de la place maudite où tu frappas mon père.

Duc Jean d'Aquitaine, vil assassin, infâme bourreau, monstre qui as souillé la terre de tant de forfaits, il est temps de prier Dieu qu'il t'absolve de tes crimes, car tu vas mourir de ma main!

Et pendant que définitivement anéanti, annihilé par l'épouvante, le duc Jean restait immobile et sans voix, l'adolescent lui saisit la tête de ses mains de femme si blanches et si douces, puis la lui ayant rudement renversée en arrière, d'un large coup lui trancha la gorge.

PIERRE-PAUL ROUSSEL.

SŒUR THÉRÈSE

C'était au temps moyen-âgeux, où l'on voyait encore se faire d'heureux et beaux miracles; c'était au temps béni, qui jamais plus, jamais plus n'est revenu.

— Bonne nuit donc, sœur Thérèse, disait moqueur, avec une petite moue boudeuse, et d'une voix pleurante, Heinrich, tout frais armé chevalier.

— Bonne nuit, beau sire paladin, répondit-elle en le menaçant de son doigt rose. Gare à vous, méchant, si vous m'appellez encore ainsi!... Et elle se mit à genoux sur son prie-dieu.

Thérèse n'était pas sœur encore, mais elle voulait le devenir; et Heinrich, qui l'aimait, et que la seule pensée de cette suprême séparation faisait souffrir et torturait grandement, l'appelait « Sœur Thérèse » souvent, pour se moquer, et aussi par dépit...

Heinrich aimait Thérèse... Thérèse aimait Heinrich...

Mais la douairière ne voulait pas pour sa fille du pauvre chevalier...

Et Thérèse avait dit: « J'entrerai aux Bénédictines ».

Quand on voyait Thérèse pour la première fois, blonde en l'exquise blancheur de son teint

laiteux, son regard franc, et voilé aussi par instants, faisait l'impression d'un fer froid qui s'adouciait peu à peu, et dont la douceur était bonne, et bienfaisante comme un baume.

On ne l'approchait pas avec amour, mais on se serait volontiers agenouillé devant elle, en la contemplant avec une admiration sainte, avec un suprême respect, comme un être d'essence pure, d'essence supérieure et divine... Oh! oui, cette Thérèse-là était bien faite pour devenir la mystique fiancée de l'aimant divin...

Mais quand on la voyait à quelque fête, à quelque tournoi, gracieuse et belle, haletante aux coups des adversaires; quand on entendait sa voix — ô sa voix caressante, enchanteresse et chaude! — quand sous l'enivrant fatigue de la danse ses paupières se fermaient en la voluptueuse nonchalance de tout son être, alors ce n'était plus l'amante spirituelle de Jésus, c'était l'ange blond, c'était l'ange-femme, c'était l'amour!

Et lorsqu'elle disait: « Je veux être sœur », on avait de ces desirs fous de fermer sa jolie bouche d'un baiser, de crier et de pleurer...

Et c'est pourquo Heinrich, ce soir-là, avait maudit Dieu, jaloux en pensant que bientôt il la prendrait elle, toute pour lui Dieu! et c'est pourquoi il avait dit, moqueur, avec une petite moue boudeuse, et d'une voix pleurante « Bonne nuit donc, sœur Thérèse! »

... Et ce pendant, Rizo, le petit page bleu de Heinrich, rêvait, lui aussi, à Thérèse en attendant son maître. Rizo était triste, Rizo pleurait: Rizo aimait Thérèse, et Thérèse se moquait du petit page b'eu de Heinrich, rieuse et taquine... Et Rizo était triste.

EN EXTRÊME-ORIENT



Une Rue à Hong-Kong.

Le monde entier suit avec une attention angoissée les sanglants événements qui se déroulent en Chine et dont il est, à l'heure actuelle, bien difficile d'entrevoir les conséquences. Rien de plus inconnu, en Europe, que la vie de ces centaines de millions d'hommes qui peuplent l'immense

Empire jaune. Seules, quelques villes de la côte, à demi européennes, forment en quelque sorte le trait d'union entre deux mondes. Nous donnons ci-contre une vue de Hong-Kong, la ville anglo-chinoise qui commande l'entrée du Si-Kiang.

flot de sang sortit de sa gorge, elle était morte. Lorsqu'il ne l'entendit plus bouger, le misérable craqua une allumette afin de voir clair pour achever son crime.

Mais à ce moment, un bruit se fit entendre dans l'escalier.

Immédiatement, un coup de sifflet retentit dans la rue, l'assassin souffla son allumette et écouta.

— On monte, fit-il.

Et il tendit l'oreille.

— Si c'était ici, — fit son complice qui tremblait comme la feuille,

— Ici, pourquoi pas... la vieille vit seule, elle n'est plus d'âge à avoir d'amoureux.

— Cependant...

— Tais-toi... on monte encore... on s'arrête...

— Une sueur froide passa sur le front du misérable.

— Non... On remonte l'escalier... les pas continuent à l'étage supérieur.

— C'est un locataire qui rentre...

Et le misérable se trouva rassuré.

En effet, on venait de rentrer; c'était Chabert qui revenait chez lui après avoir reconduit Maurin.

Alors, les assassins attendirent un instant.

Puis, Zizi, fit flamber une nouvelle allumette, puis alluma la bougie et regarda autour de lui.

Un instant, il contempla sa victime.

L'arme dont il s'était servi était encore dans la main, il la retira prestement, puis, se dirigea vers l'armoire.

Il ouvrit les portes, et fouilla sur les rayons, bouleversant les pièces de linge, jetant tout à terre pêle-mêle.

Il ne trouvait rien.

— Mais où donc qu'elle fourre sa galette cette vieille avare?

— Peut-être dans un tiroir.

Zizi l'ouvrit un coffret s'y trouvait dont il fit sauter le couvercle.

A ce moment un éclair brilla dans ses yeux. L'argent était là; des billets, de l'or, de l'argent, des bijoux.

— Il prit l'or et les billets.

— Et les bijoux, — fit observer son copain.

— Non, le clinquant je le laisse, c'est trop compromettant.

Il comptait l'argent.

— Dix mille cent vingt-cinq. En voilà un chopin!

Maintenant, il s'agit de déguerpir et de faire vite.

Il se tourna vers sa victime et avec un hideux sourire:

— Bonne nuit, la vieille, fais dodo!

Puis, suivi de son complice, il disparut dans la nuit, laissant entr'ouverte la porte de la chambre qu'ils ne purent refermer.

Le lendemain matin, les ouvriers matinaux qui avaient l'habitude, avant de se rendre à leur travail, d'entrer chez M^{me} Bernardin pour prendre leur mêlé-cassis, furent fort surpris de trouver la boutique encore fermée.

Certains mêmes commentaient cette absence.

— Comment se fait-il que la mère Bernardin ne soit pas encore levée?

— Oui, c'est extraordinaire.

Deux ouvriers frappèrent aux volets.

Pers mme na leur répondit.

— Bon Dieu, elle a le sommeil dur ce matin.

— Oûé! mère Bernardin.

Ils l'appellèrent ainsi à plusieurs reprises.

Aucune voix ne leur répondit.

Alors, on commença à s'inquiéter.

— Elle est peut-être malade.

— Ça se pourrait bien. Oh! elle a tort de rester seule, la mère Bernardin. A son âge, ça n'est pas prudent.

— Les quelques ouvriers qui commentaient ainsi l'absence de la tenancière formaient un groupe qui bientôt s'accrut.

On trouva singulier ce silence.

Une locataire qui sortait de la maison fut interrogée. Elle ne savait rien. Mais elle aussi fut surprise, ça n'était pas dans les habitudes de la bonne femme de faire la nuit.

vée, car, en descendant, j'ai aperçu sa porte ouverte.

— Si on montait, proposa un ouvrier.

— Bah! pourquoi faire?

— Mais pour quoi? Il y est peut-être arrivé malheur à cette brave femme.

Et aussitôt quelques clients montèrent au premier étage logeait M^{me} Bernardin.

En effet, sa porte était entr'ouverte; on l'appela.

Pas plus que de la rue, on n'obtint de réponse.

— Oh! c'est pas naturel tout ça. Sûrement, y s'est passé quelque chose cette nuit.

— Elle s'est peut-être trouvée mal.

— Et il n'y a qu'à voir puisque nous sommes là.

Et quatre ou cinq, parmi ceux qui connaissaient plus particulièrement M^{me} Bernardin, pénétrèrent dans sa chambre.

Une profonde obscurité y régnait, les volets et les grands rideaux étaient hermétiquement fermés.

Alors on alla à la fenêtre, on tira les rideaux et on ouvrit les volets.

A peine le jour vint-il baigner de lumière la pièce, qu'un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines.

Un spectacle affreux s'offrit aux yeux des visiteurs.

— Ah! la pauvre femme a été assassinée!...

Et on se précipita sur elle.

— Elle est morte!

— Quand je vous disais que ce n'était pas naturel ce silence.

— Ah! les bandits! les saligauds!

— On a tout pillé, tout volé.

En effet, un désordre indescriptible régnait dans cette pièce.

Les meubles étaient renversés, les tiroirs jetés à terre.

Sur le lit, la face horriblement contractée, baignant dans une mare de sang, M^{me} Bernardin gisait sans vie.

— Il faut tout de suite prévenir le commissaire de police.

Pendant qu'on allait chercher la police, ceux qui venaient de découvrir le crime se perdaient en conjectures.

On faisait à la pauvre femme la plus émouvante des oraisons funèbres.

— Une si brave femme!

— Ah! faut-il qu'il y ait des canailles!

— C'est pour la voler, parbleu!

— Elle avait donc de l'argent?

— Mais oui, fit un locataire qui, au bruit, était descendu; ma femme a gardé sa boutique hier après-midi pendant qu'elle est allée chez le notaire trouver dix mille francs!

— Dix mille!

— Oui, monsieur, et elle était si heureuse, pauvre femme! Ça lui venait d'une terre qu'on avait vendue il y a cinq ans et pour laquelle elle avait eu tous les ennuis possibles.

Un de ses neveux, qui n'était pas bien avec elle, avait mis opposition sur la vente, un tas d'histoires, quoi!

— C'est sûrement quelques galvaudeux qui l'auront entendu conter sa joie.

— Probablement. Ah! ça ne fait rien, si on les connaissait!

— On leur ferait passer le goût du pain.

— Les canailles!

A ce moment, la police arriva.

Le commissaire, suivi de son secrétaire, de deux agents, et puis, peu après, le procureur de la République et le juge d'instruction, M. Montagnet, avec le commissaire central et d'autres agents.

Immédiatement, les constatations furent faites.

Le commissaire de police interrogea tous ceux qui avaient assisté à la découverte du crime et dont les témoignages pouvaient être, quant à la recherche des assassins, d'une grande utilité.

Bientôt on en vint aux hypothèses.

— Evidemment, fit observer M. Montagnet, le crime n'a pu être commis que par quelqu'un qui se trouvait au courant de la situation de M^{me} Bernardin. Quelle est la dix mille francs?

— C'est la somme que la victime possédait dix mille francs?

(A suivre.)

... Et ce pendant Rizo, le petit page bleu de Heinrich, monté au ciel avec les anges, ange comme eux, dit une chose belle et sainte :
 « Je serai leur ange gardien. »
 GEORGE PUCK.

VARIÉTÉS

Les boissons glacées.

Quand on a bien chaud, on a ordinairement une soif intense, et l'on désire boire d'autant plus froid qu'on a une chaleur plus grande. Il n'est pas, en effet, un plaisir plus délectable que celui de boire frais, et nous comprenons parfaitement l'exclamation amère que Boileau met dans la bouche d'un des invités du festin ridicule :
 Par le chaud qu'il faisait, nous n'avions point de point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !
 Mais boire froid, glacé même, est-ce bon ou mauvais ?

Nous ne pouvons pas répondre à cette question qu'en la divisant. En effet, la réponse n'est pas la même, suivant que l'on fait usage d'une boisson glacée en mangeant ou en dehors du repas.
 Quand un convive est en présence d'une table bien servie, quand son estomac lui permet de toucher à tous les mets, et d'en prendre assez copieusement, il ne se trouve pas plus mal de boire bien frais, glacé, à condition toutefois qu'il boive d'une manière raisonnable. Nous pensons même que les boissons froides, loin de faire du mal, excitent au contraire l'appétit, stimulent la sécrétion du suc gastrique et activent les mouvements péristaltiques des intestins toutes choses indispensables pour une bonne digestion. Ce qui le prouve, c'est que dans tous les bons repas, on ne se prive guère de boire aussi frais que possible, vers la fin même on mange un gros morceau de glace qu'on arrose de champagne bien frappé, et quand on se lève on est loin d'être mal à son aise.
 Mais, si les boissons très fraîches ne sont pas nuisibles en mangeant, elles le sont toujours

quand on ne mange pas, et dans certains cas elles peuvent occasionner la mort.
 Le Dauphin, fils de François Ier, fut emporté par une pleurésie survenue après l'ingestion d'un grand verre d'eau glacée, versé par le comte de Montecuculli.
 Regnard mourut pour avoir bu un verre d'eau à la glace au retour de la chasse.
 Un chirurgien militaire rapporte qu'à l'armée d'Italie il mourut beaucoup plus de soldats pour avoir bu de l'eau très froide, lorsqu'ils étaient en sueur, qu'il n'en mourut par le feu de l'ennemi.
 Chacun connaît les glaces qui furent introduites en France par des limonadiers italiens dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Les effets des glaces vix suivant leur composition :
 Les glaces acidulées, au citron, à l'ananas, etc., incommodes généralement les personnes sujettes à tousser. Mais on évite cet inconvénient avec assez de facilité, on n'a qu'à ajouter un peu d'eau-de-vie ou de punch.
 Les glaces sucrées à la fraise, à la framboise,

à l'abricot, etc., sont supportées très difficilement.
 Les meilleures sont les glaces aromatiques, au café, au chocolat, à la vanille.
 Les sorbets ne sont que des glaces contenant des liqueurs alcooliques. On les sert ordinairement au milieu du repas. En raison de la petite quantité d'alcool qu'elles contiennent, elles ne peuvent pas faire du mal. Vous pouvez donc en manger sans crainte, et si le cœur vous en dit, prendre au milieu de votre repas, de temps en temps, bien entendu, un sorbet au kirsch, au marasquin, au porto, au champagne, etc.
 Ne prenez jamais une glace ou un sorbet une demi-heure après votre repas si vous ne voulez pas arrêter votre digestion et avoir bientôt des vomissements, des coliques, de la diarrhée, et même des syncopes.
 De même, quand le corps est en sueur, l'ingestion rapide d'un liquide glacé peut provoquer des troubles digestifs très graves.

La Semaine Amusante, par Henriot



— Tu es toujours le même... tu cherches précisément pour vouloir prendre un bain de pied les années où on n'a plus d'eau !
 Touchant accord des puissances en Chine L'Anglais : Yes... vous marchez d'abord sur Pékin... moi, je vous rattrape... je reste un peu en arrière pour surveiller le Russe.
 — Un moyen d'avoir de l'eau à Paris... eh sacrébleu ! que les méridionaux nous envoient leurs rivières et leur eau... on prétend qu'ils ne s'en servent jamais !
 Rives de la Seine. Les poissons se précipitent avec joie sur le hameçon, préférant une mort rapide à la lente asphyxie dans les eaux empoisonnées du fleuve.
 — Descendez-vous avec moi ?
 — Où ça ?
 — Au fond de la mer ; je vais photographier un sous-marin.

LE PNEU MICHELIN BOIT L'OBSTACLE

POITRINE DEESSE PILULES ORIENTALES
 Développement, Beauté, Fermété...
 J. RATIE, (Ph^{ie} de 1^{re} cl.), 5, Pass. Verdeau (Issy-les-Moulineaux) Paris, et Ph^{ie} Branger 6336 (Dépôt) : Bruxelles : Ph^{ie} Saint-Michel ; Genève : P. Doy & F. Carrière ; Buenos-Aires : C. Peral, calle Cuyo, 645-647.

CHASSEURS La Manufacture d'Armes de Saint-Etienne...
 véritable manuel du chasseur. Pour se le procurer, écrire à BRUN-LATRIGE, à ST-ETIENNE (LOIRE).
 Armes garanties sur facture, accompagnées du certificat officiel double éprouve, demandé également le journal La Revue Mensuelle des Armes et des Sports. Il est offert GRATUITEMENT à tout abonné. — A VOIR : nos nouveaux Fusils Hammerless, dep. 420 fr., notre Fusil « LE NATIONAL », modèle 1900, notre Fusil et Carabine MATCHLESS, notre Fusil à répétition, modèle 1900, toutes armes des plus perfectionnées.

POUR MAIGRIR réduire le Ventre, les Hanches, amincir la Taille, effacer les doubles mentons, etc.
 J'indique gratis un moyen réellement infailible, seul ne nuisant jamais à la santé et très facile à employer. Ce renseignement ne coûte rien. Il suffit de m'écrire et j'envoie franco, par lettre fermée, l'indication de la Méthode. — CHARDON, 10, Rue Saint-Lazare, Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MEDITERRANÉE
VOYAGES CIRCULAIRES A COUPONS COMBINABLES SUR LES RESEAUX P.-L.-M. ET EST
 Il est délivré, toute l'année, dans toutes les gares P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille, pour effectuer, sur ce réseau et sur celui de l'Est, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes.
 Réductions très importantes atteignant, pour les billets de famille, 50 0/0 du tarif général.
 Validité : 30 jours jusqu'à 1500 kilomètres ; 45 jours de 1501 à 3000 kilomètres ; 60 jours pour plus de 3000 kilomètres.
 Faculté de deux prolongations moyennant le paiement d'un supplément de 10 0/0 pour chacune. — Arrêts facultatifs.
 N. B. — Les carnets sont constitués par une série de coupons reproduisant l'itinéraire. Chacun des coupons sert de billet pour le parcours correspondant. Cette mesure dispense les voyageurs de passer au guichet avant le départ et leur permet de sortir de la gare sans autre formalité que la remise, à la sortie, du coupon correspondant au parcours effectué.

COLLECTION VERMOT
 Magnifiques volumes, tirés sur très beau papier glacé, illustrés de nombreux dessins originaux et ornés de superbes couvertures en couleur.

ART TIRER LES CARTES (L^e), illustré de nombreuses vignettes indicatives.
CLÉ DES SONGES (LA), illustré de 150 dessins.
JEUX DE SOCIÉTÉ (LES), illustré de très nombreux dessins.
MENUS (LES) de M^{re} Durandean, contenant 366 menus, avec les recettes des plats indiqués. — Nombreuses illustrations.
MYSTÈRES DE LA MAIN (LES) ou l'Avenir dévoilé par les lignes de la main.
ORACLE (L^e), l'Avenir prédit aux jeunes et aux vieux.
LA GRAPHOLOGIE, contenant de nombreux autographes et spécimens d'écritures.
LE LANGAGE DES FLEURS, illustré d'un très grand nombre de figures.
LE SAVOIR-VIVRE. Manuel de la bonne tenue, des usages du monde et de la politesse.
HISTOIRES A SE TORDRE, par Mich. TRIVARIS, recueil des petites causes célèbres, joliment illustré.
CHANSONS ET RONDES ENFANTINES, texte et musique de toutes les roudes des enfants.
CONTES DE FÉES, par Ch. PENNAULT, joliment illustré.
FABLES DE LA FONTAINE, illustré de nombreux dessins.
ROBINSON CRUSOE (LE) illustré.
ROBINSON SUISSE (LE), joli volume illustré.
SECRÉTAIRE DE TOUT LE MONDE (LE), contenant des modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie. Illustré.
VIEUX LOUP DE MER (LE), ou les Drames de la mer, joliment illustré.
VOYAGES DE GULLIVER, illustration de A. DENIS.
PAUL ET VIRGINIE, superbe illustration de A. DENIS.
LES CONTES FANTASTIQUES, par Maxime ARNOUIN, illustré de nombreux dessins.
LES MILLE ET UNE NUITS. Aladin ou la Lampe merveilleuse — Alibaba et les Quarante Voleurs.

En vente chez tous les libraires
 Chaque volume franco par la poste contre 0 fr. 70 adressés à M. VERMOT, éditeur
 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

RUBINAT-LLORACH MARQUE de GARANTIE ETIQUETTE JAUNE ÉCUSSON ROUGE
 EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

CHEMIN DE FER DU NORD
PARIS-NORD A LONDRES
 Départs de PARIS-NORD
 Via Calais-Douvres : 9 h., 11 h. 30 du matin et 9 h. du soir.
 Via Boulogne-Folkestone : 16 h. 30 du matin et 3 h. 45 du soir.
 Départs de LONDRES
 Via Douvres-Calais : 9 h., 11 h. du matin et 9 h. du soir.
 Via Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin et 2 h. 45 du soir.

SIROP ET PÂTE BERTHÉ
 RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature.
 SIROP, 3 fr. PÂTE, 1 fr. 60, FUMOUCHE, 78, Faub^{is} St-Denis, Paris.

SAGE-FEMME 1^{re} classe prend pensées, place enf. Discretion. Massage médical. Consultat. 4 à 6 h. Prix mod. M^{me} Réfrégier, 78, Faub^{is} St-Denis, Paris. Correspond.

YEUX ET PAUPIÈRES
 GUÉRISON ASSURÉE PAR LA POMMADE de St-JACQUES PIERRE

POMMADE MOULIN
 Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils. 2^e 30 le Pot franco Ph^{ie} Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

PAPIER FAYARD ET BLAYN
 GUÉRIT RHUMES, BRONCHITES, etc. IRRITATION DE POITRINE, DOULEURS RHUMATISMALES, LUMBAGOS, BLESSURES, PLAIES topique excel. contre CORB, CELLULITE-PERDRIX. — 1 fr. Pharmacies

PRETS ou ACHATS, Avances de suite sur Maisons ; sur SUCCESSIONS sans les concours des autres héritiers ; sur NUES-PROPRIÉTÉS (Titres dont une autre personne jouit) sans informer cette personne du prêt ou de l'achat et sans besoin des titres ; Discretion. Crédit Français, 2, Rue Chausse-d'Antin, Paris. Maison de Confiance. Ne pas confondre avec les autres offres de prêts.

CŒUR ASTHMES, CATARRHES, BRONCHITES, etc. Le remède par excellence est Le SIROP de DIGITALE de LABELONYE

ACCORDÉON ET VIOLON
 28 fr. mandoline et guitare à 12 fr. piston 28 fr. flûte et harmonica à 4 fr. 50 Prix de la musique, concurrence impossible. Demander catalogue illustré (à choisir) avant commande à M. le Gérant de la Fabrique de musique à PREMONT (Aisne).

NE VISITEZ PAS L'EXPOSITION
 sans vous être muni de l'
ABC DE L'EXPOSITION DE 1900
 UN BEAU VOLUME MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ, AVEC UN SUPERBE
PLAN ARTISTIQUE EN COULEURS
 PRIX : 50 CENTIMES — EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES — PRIX : 50 CENTIMES
 FRANCO PAR POSTE contre 75 centimes en timbres ou mandat adressé à M. VERMOT, éditeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

Le monde financier s'est montré très préoccupé de la tournure que prennent les événements de Chine.

Les rentes françaises restent sans animation. Le 3 0/0 à 99.82 à terme et à 99.80 au comptant, le 3 1/2 0/0 à 102.47 à terme et à 102.40 au comptant.

Les fonds étrangers ont tous plus ou moins payé leur tribut à la réaction qui s'est produite. La rente italienne complètement délaissée finit à 90.35.

A Rome, le change sur Paris est à 106.60 à Gènes, il est à 106.62.

Le marché des fonds helléniques est également dépourvu d'entrain.

Affaires toujours calmes sur les fonds austro-hongrois. Nous laissons le Florin d'Autriche à 98.50 et la Rente hongroise à 98.50. Par lettre impériale la quote-part de l'Autriche et de la Hongrie pour les dépenses communes, a été fixée jusqu'à fin juin 1901. D'ici là, peut-être le gouvernement réussira-t-il à faire voter par ces deux parlements un règlement définitif.

Les affaires de Chine ont continué à peser sur les fonds russes que nous retrouvons à 81.10 pour le 3 0/0 1891 et 90.90 pour le 3 1/2 1894.

Nous laissons l'Extérieure Espagnole à 72.22. Les fonds ottomans ont conservé quelques échanges.

Nous laissons le Turc B à 46.35, le Turc C à 24.75 et le Turc D à 22.50.

Les sociétés de crédit ont également souffert des mauvaises dispositions de notre place.

La Banque de France seule a pu conserver ses hauts cours; elle finit la semaine à 4.025.

Le Crédit Foncier se tient à 660.

Bon courant de demandes sur les obligations foncières et communales à lots du Crédit Foncier.

La Banque de Paris est plus calme à 1.020; le Crédit Lyonnais est relativement bien tenu à 1.356.

Le Comptoir d'Escompte et la Société générale ne donnent lieu qu'à de rares transactions.

Nos grandes compagnies de chemins de fer continuent à encaisser de très belles recettes mais leurs cours n'en subissent pas moins, dans une certaine mesure, l'influence des dispositions générales du marché.

Les chemins étrangers ont été calmes. Les chemins espagnols ont encore faibli mais dans des proportions moindres.

Les chemins de fer du Nord de l'Espagne tendent à progresser.

Les titres du Canal de Suez ont perdu, ou à peu près, leur reprise de la semaine dernière, bien que les recettes continuent à être plus satisfaisantes. L'action s'inscrit à 3.435, la Part de Fondateur à 1.305 et la Part Civile à 2.195 fr.

Les affaires sont de plus en plus restreintes dans le groupe des obligations du Canal de Panama, dont les cours ont encore faibli. Les obligations 5 0/0 ne sont plus qu'à 25.50, les 4 0/0 à 20.25, les 3 0/0 à 20 fr. et les Bons à Lots à 88 fr. L'action ancienne a encore eu quelques échanges à 10 fr., mais la Part de fondateur n'est plus que rarement traitée à 120 fr. L'obligation de la Société Hellénique du Canal de Corinthe est en nouveau recul à 44 fr.

Le groupe des Compagnies parisiennes de transports est beaucoup moins animé qu'il y a quelque temps.

Le marché des mines d'or a repris une certaine fermeté, mais le courant d'affaires y est faible.

La Mode

La simplicité n'est pas précisément la note dominante de la mode actuelle. Non seulement les tissus employés pour nos robes d'été sont riches et recherchés, mais chaque jour, les façons deviennent plus ouvragées; les garnitures plus inquiétantes et plus compliquées.

On chercherait en vain, aujourd'hui, une robe unie, et il n'est pas jusqu'au sévère costume tailleur, — au risque d'y perdre son cachet spécial — qui n'ait sacrifié à l'influence ambiante.

La jupe du costume-tailleur est maintenant très ornée. On la garnit, dans le bas, d'incrustations de broderies, ou de grosse guipure crémée et ocrée, sous lesquelles on glisse un transparent de soie, le plus souvent d'une couleur différente de celle de la robe, mais toujours beaucoup plus clair.

La veste ou le boléro, — car celui-ci est toujours en grande faveur — s'enjolivent de revers, de parements en broderie et en guipure.

On fait beaucoup de *cols-revers* mobiles, en toile de soie blanche, plissés à plis-lingerie, et on coupe ces plis par des entre-deux de Valenciennes. Ces *cols-revers* se mettent sur la veste qu'ils rendent ainsi beaucoup plus parée.

Les découpages ajourés sont le grand succès de la saison; ils s'adaptent bien au nouveau genre tailleur. Le drap, du reste, se prête merveilleusement à ce genre de travail, car il se découpe avec la plus grande finesse, sans que les bords, coupés à vif, s'effilent jamais.

Notons en passant, que le marron est très porté actuellement.

La toile, bleue, bise, ou rose, constitue le costume des matinées chaudes. Jupe droite garnie de bandes piquées, petite veste courte ou boléro, garnis également de bandes droites.

Entre le costume tailleur et la légère robe de foulard, ou de linon, comme toilette semi-habillée, on portera beaucoup de voiles: voile ajouré, broché, ou brodé de petits pois et de fleurettes.

On est parvenu à donner à ces voiles tant de légèreté et de transparence, qu'ils peuvent rivaliser avec la grenadine et la mousseline de soie. Doublés avec du taffetas, de la toile de soie, de la *silésienne* exactement assortis, ou de nuance disparate, ils sont du plus joli effet.

Presque toujours les jupes se plissent sur le côté, à plis cousus ou à plis plats, le devant formant tablier, et plis Watteau, derrière. Les corsages sont froncés, plissés à plis lingerie, ou à plis plats, presque toujours décolletés, sur empiècement de guipure crème ou rousse, sur transparent de taffetas blanc.



COSTUME NOUVEAUTÉ EN LINON MAUVE

Le costume dont on trouvera le dessin ci-contre est en linon mauve. La jupe à plis creux, avec devant de surah violet garni d'une passementerie en soie blanche. Corsage froncé en linon, avec empiècement de surah et croisillons de passementerie sur l'empiècement.

Pour ne pas défraîchir le bas de la jupe, vous savez, chères lectrices, qu'il faut toujours le border. Il y en a qui emploient soit de la ganse ordinaire, soit de la ganse balayouse.

Mais ce qui est mieux, c'est de la border d'un petit dépassant de velours de coton de même couleur que la jupe, que l'on pose en biais.

Il dure autant que la robe.

Par les grandes chaleurs, on aime à rester chez soi, c'est-à-dire se mettre à son aise et ne pas porter de grands cols, de longues manches, enfin tout ce qui est incommode.

On fait de très jolis corsages pour le home.

J'en ai vu un, surtout, qui par sa grâce et son élégance, faisait remarquer la jolie femme qui le portait.

Le voici: Linon blanc avec raies formant grands carreaux; transparent de taffetas rose « géranium ».

L'encolure, assez dégagée, terminée en pointe, laissait voir tout autour un bouillonné de mousseline de soie blanche.

Les manches finissant au coude, avec grand jabot également de mousseline de soie blanche. Ceinture très étroite.

YVONNE.

Bon conseil.

Les chaleurs orageuses dépriment les plus robustes. Pour calmer la soif, faciliter la digestion et dissiper le mal de tête, prenez quelques gouttes d'alcool de menthe de **Ricqlès** dans un verre d'eau sucrée. Le **Ricqlès** désaltère et reconforte.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

L'École de Salerne est un cours complet d'hygiène pratique. Il a été composé à la prière de Robert d'Angleterre, l'un des fils de Guillaume le Conquérant, par les docteurs de l'École de Médecine de la ville de Salerne.

Ce prince, n'étant encore que duc de Normandie, avait suivi Godefroy de Bouillon en Terre Sainte. Il fut blessé au bras pendant le siège de Jérusalem. La plaie, mal soignée, ne se fermait pas.

Salerne, petite ville de la terre de Labour, possédait alors une école florissante, la plus célèbre du monde entier. Robert se fit transporter en Italie pour la consulter. Il lui fut répondu que la plaie était envenimée, qu'elle ne se fermerait point qu'on ne la suçât de manière à en extraire les principes morbides, et que l'exécution de l'ordonnance ne serait pas sans danger.

On raconte que le prince ne voulut point user

d'un remède qui mettrait la vie d'autrui en péril. Mais sa femme, qui l'aimait tendrement, suçait la fistule pendant son sommeil, vint effectivement à bout de le sauver et il n'en résulta pour elle aucune incommodité.

Robert, émerveillé, ne voulut plus suivre d'autres conseils que ceux des médecins qui l'avaient si miraculeusement guéri et leur demanda de rédiger à son intention un ensemble de préceptes auquel il put recourir en toute occasion. Ceux-ci se prêtèrent à son désir, et de leur collaboration, dirigée par Jean de Milan, le plus distingué d'entre eux, naquit ce charmant et fameux traité, guide humoristique des hommes de la science eux-mêmes, cité encore aujourd'hui à leurs cours de clinique par nos illustrations médicales, et pourtant si peu connu de la majorité du public.

Cet ouvrage et le livre *des airs, des eaux et des lieux*, d'Hippocrate, sont les seuls de l'antiquité et du moyen âge qui aient conservé une autorité incontestable. Hippocrate est trop savant; il n'y a que les médecins qui le lisent avec fruit: c'est leur bréviaire. L'École de Salerne est à la portée de tout le monde. Ses préceptes ont été écrits d'ailleurs en vue de cette destination différente.

I

Préceptes généraux.

Buyez peu de vin pur, le soir ne mangez guère; Faites de l'exercice après chaque repas. Dormir sur le diner, c'est l'usage ordinaire. Toutefois ne le suivez pas.

II

Moyens de se passer du médecin.

S'il n'est ni médecin près de votre personne, Qui dans l'occasion puisse être consulté, En voici trois que l'on vous donne: Un fonds de belle humeur, un repos limité, Et surtout la sobriété.

III

Du choix de l'air.

D'un air pur et serein, connaissez l'avantage: Il y faut, s'il se peut, choisir votre séjour. D'un égout, d'un marais craignez le voisinage. Logez loin des vapeurs qui règnent à l'entour.

IV

Ne pas trop boire d'eau.

Dans vos repas ne buvez point d'eau claire; Il en provient trop d'incommodités; L'estomac refroidi mal aisément digère. Et ce qu'on mange alors laisse des crudités.

V

De l'usage de se laver les mains.

En sortant de table l'usage Veut que vous vous laviez les mains. La netteté sied bien: les yeux rendus plus fins Sont de cette pratique un second avantage. Laver souvent les mains est une propreté Qui contribue à la santé.

VI

Du choix et des marques du bon vin.

Quant au vin, sur le choix, voici notre doctrine: Buvez-en peu, mais qu'il soit bon. Le bon vin sert le médecin, Le mauvais vin sert de poison.

Point de vins frolatés, ils gâtent la poitrine: Un vin frais, naturel, pétillant, gracieux, Doit flatter le palais, l'odorat et les yeux.

Les excoriations.

On entend par le mot excoriation la destruction de l'épiderme, avec rougeur, inflammation et quelquefois suppuration des couches superficielles de la peau.

Souvent accidentelles et dues à un frottement trop répété ou trop rude, les excoriations surviennent plus fréquemment encore à l'occasion du contact de la peau avec elle-même, au niveau des plis, chez les personnes replètes et les enfants.

Le meilleur moyen de remédier à cet inconvénient consiste dans l'emploi d'un mélange à parties égales d'amidon, de tan de chêne et de sous-nitrate de bismuth réduit en poudre impalpable.

**

Recette pour faire croître les cheveux.

Voici la meilleure formule connue. Huile d'amande douce, 100 grammes; alcool, 25 grammes; teinture de cantharides, 2 grammes; essence de bergamote, 15 gouttes.

Frotter la tête de manière à ce que le liquide pénètre dans la peau.

Il faut avoir soin de secouer la bouteille avant de s'en servir.

**

Remède contre la calvitie

Feuilles de laurier-cerise... 60 grammes.
Girofle... 8 —
Alcoolat de lavande... 180 —
Alcoolat d'origan... 180 —

On laisse reposer le mélange pendant six jours, on le filtre et l'on y ajoute 45 grammes d'éther sulfurique; — ensuite, la liqueur est enfermée dans un flacon à l'émeri.

Selon le docteur Landerer, d'Athènes, l'effet de cette teinture, en friction, est sensible après 5 ou 6 applications.

Recette pour prévenir la destruction des vieux bois.

L'un des meilleurs désinfectants reconnus est l'acide phénique, ou plutôt la solution d'acide phénique. Une solution au vingtième de cet acide, contre cent parties d'eau, constitue l'un des insecticides les plus sûrs dans ses résultats.

On sait combien il est difficile de sauver un vieux mobilier quand les vers s'y sont mis, quand ils sont logés dans le bois, au fond des moulures et des ornements, dans les fentes, etc., et cependant il y a grand intérêt, à cause de la valeur de certains vieux meubles, à arrêter le ravage des insectes.

En introduisant avec un pinceau, ou en soufflant au moyen d'une pipette de verre, de l'eau phéniquée dans les proportions ci-dessus, on arrivera en peu de temps à asphyxier les vers et leurs larves et à prévenir ainsi la destruction totale des vieux bois.

**

Pour vérifier les billets de banque.

Voulez-vous vous assurer si un billet de banque est vrai ou faux, promenez, en appuyant légèrement, une pièce d'argent quelconque sur le verso du billet, dans la partie blanche.

En raison d'une combinaison chimique contenue dans la pâte du papier, si le billet est vrai, le trait que vous aurez fait deviendra instantanément noir comme un coup de crayon; si, au contraire, le billet est faux, la marque faite par le frottement de la pièce ne sera que luisante, comme si vous aviez frotté sur un papier blanc ordinaire.

**

Thé aromatique.

Pour faire ce thé d'un nouveau genre, on prend une bonne poignée de coques d'amandes que l'on casse et que l'on fait bouillir pendant une bonne demi-heure dans un litre d'eau. Il faut alors filtrer à travers un linge de coton fin. Cette boisson saine et balsamique se distingue par son goût de vanille très agréable; elle remplace très bien l'infusion du thé de la Chine et ne coûte presque rien.

Quelques plats pour la Semaine

En maigre.
Sardines à l'huile.
Œufs à la crème.
Matole de carpes.
Sardelle rôtie.
Crème express.

En gras.
Soupe aux tomates.
Brochet en dauphin.
Canard rôti.
Salade de romans.
Timbale de porros.

Crème express.

Dans un litre de lait bouillant, versez le contenu de la boîte, remuez, faites bouillir, puis passez et coulez dans un moule. Après refroidissement, démoulez et vous aurez une excellente crème renversée. La crème express se fait aux parfums suivants: chocolat, café, vanille, citron, orange, pistache, orgeat.

Brochet en dauphin.

Ayez un gros brochet que vous écaillez et videz, faites-le mariner avec de l'huile, fines herbes entières, sel et fines épices. Vous lui passez un hachoir par les yeux et le milieu du corps en le faisant tordre comme un dauphin, la tête d'un côté et la queue de l'autre; faites ensuite cuire au four en l'arrosant de sa marinade, servez avec une sauce aux câpres.

Distractions et jeux d'esprit.

Mots en chevrons

— Mon un, je dois ici le dire
Dans le Béloutchistan s'admire.
— Pacha qui, par sa cruauté,
Se fit une célébrité.
— Le mot qui se place à la file
Des Ardennes petite ville.
— Un petit fruit que l'on vous sert
Quand sonne l'heure du dessert.
— Pour le cinq soyez sans alarmes
Bien que je présente des armes.

Métagramme

Je suis oiseau de basse-cour.
Si vous changez six fois ma tête,
D'autres mots viendront tour à tour
Pour remplacer la grosse bête.
— Tout d'abord un cri de douleur.
— Un oiseau bavard et voleur.
— De France une sous-préfecture.
— Quotidienne nourriture.
— Du pavé très lourd instrument.
— Au fond du vin certainement.
Solutions de l'avant-dernier numéro

1° Mots en losange

M
V I N S
V I N E
M I N E R V E
S E R P E
E V E
E

2° Enigme

PERSÉVÉRANCE.

Solutions justes: L'Acre et noir orphelin de Cloyes. — Maf. — Taprobane. — Sancrafft. — Bock et Ramono. — La Ruine. — Plotte. — A B à Nage. — Un Nemrod à Audenge. — Sam et Crase. — Tamarois. — Saucisson de Pochantias — Rapinée. — Tobias Richet. — L'U sien et La Flute. — L'ami Ral. — Ixera. — Juste hein a dit as.

Le gérant: HOUDIN.





Une solennité universitaire

Distribution des prix aux lauréats du Concours Général